



CEDIPE EN INSTANCES

[Albert Louppe](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2012/5 Vol. 76 | pages 1293 à 1368

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130593942

DOI 10.3917/rfp.765.1293

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2012-5-page-1293.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I – Rapport d’Albert Louppe et discussions

Œdipe en instances

Albert LOUPPE

« J’ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d’amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants » (Freud, 1923 *b*). Il faudra treize ans pour que Freud dénomme sa découverte : le complexe d’Œdipe. Il faudra de nouveau treize ans pour qu’il en fasse la métapsychologie dans *Le Moi et le Ça*. Il lui faudra donc vingt-six ans pour théoriser pleinement son intuition fondamentale d’avoir rencontré une conjoncture universelle.

L’universalité est, en effet, présente dans les premiers mots de l’entrée en scène d’Œdipe dans l’œuvre freudienne. Et le cours des découvertes ultérieures gardera ce point de mire, que chaque avancée viendra remanier. Mais le point de vue est d’emblée décentré. Derrière Œdipe, se profile Hamlet, et le destin du complexe d’Œdipe est finalement le destin de cet écart présent dès l’origine dans la pensée de Freud. Le temps qui les sépare est l’expression de la nature évolutive du complexe lui-même, de son inscription dans le temps de la culture. Dans les monographies récentes sur l’Œdipe, *Œdipe et psychanalyse d’aujourd’hui* (Sztulman, 1978), ou encore *Actualité de l’Œdipe* (Cabrol *et al.*, 2007), cette dimension évolutive resurgit, comme si à parler du complexe d’Œdipe, on ne pouvait que faire le constat qu’il se dérobe à toute vision définitive et globalisante.

L’instance est à la fois une demande pressante, mais aussi un procès où se confrontent une exigence et une défense. Telle me semble être la problématique du complexe d’Œdipe, dans sa dimension culturelle. Mais l’instance, c’est également une demande en attente, celle du projet identificatoire des parents, contraints par leur propre organisation œdipienne. Enfin, l’instance renvoie à l’héritage du complexe d’Œdipe : les instances de la seconde topique. Le titre

Œdipe en instances est donc sous-tendu par l'attraction qu'exerce l'Œdipe sur le fonctionnement psychique dans ses différents aspects, culturel, familial et individuel, vers la même quête pressante d'une organisation triangulée.

Michel Ody (1990), dans le colloque intitulé : « La psychanalyse, question pour demain », proposait en 1989 de définir l'Œdipe comme un attracteur. Ainsi substantivé, Œdipe articule deux niveaux de problématisation. Celui de la dialectique entre l'établissement d'une triangulation de base et l'établissement du complexe d'Œdipe, et celui qui articule les mouvements du trajet endogène du psychisme de l'enfant et « l'ordre œdipien » dans ses mouvements culturelles et symboliques. Il m'est apparu après coup que le choix du thème de ce rapport était le prolongement d'une proposition de Michel Ody : l'Œdipe est attracteur dans la mesure où il est structure d'accueil et non structure contraignante.

ŒDIPE EN MOUVEMENT

L'extension du complexe d'Œdipe

L'intrication fondamentale et organisatrice pour la psyché de l'Œdipe et de la seconde topique a une conséquence sur l'évolution même du complexe. À la suite de Freud et dans la logique de cette intrication, les avancées théoriques concernant le fonctionnement psychique impliquent de fait un remaniement de la conception du complexe d'Œdipe. Œdipe va dès lors s'élargir, à la fois au regard de la temporalité, avec tout le questionnement sur le complexe d'Œdipe précoce ou originaire, mais tout autant au regard de l'organisation des espaces psychiques dans leur dimension groupale.

Du complexe à l'Œdipe précoce

Les premières analyses d'enfants de Melanie Klein sont contemporaines de la parution de *À partir de l'histoire d'une névrose infantile* en 1918, où Freud décrit de façon très détaillée la confrontation du jeune Sergueï à la scène primitive, et de *Deuil et Mélancolie* où Freud expose ses conceptions de l'identification. L'accent mis d'emblée par Melanie Klein sur le sadisme infantile en porte la marque. L'existence de fantasmes prégénitaux œdipiens, la conception de la figure du parent combiné construite sur la relation d'objet partiel entre des organes en relation les uns avec les autres, l'importance

enfin accordée au complexe d'Œdipe inversé, l'ont conduite à une description d'un complexe d'Œdipe précoce (Klein, 1928). Ce constat de la précocité de l'Œdipe l'amène à plusieurs remaniements théoriques fondamentaux, d'une conception nouvelle d'un surmoi précoce au caractère secondaire des angoisses classiques liées à l'angoisse de castration et à l'envie du pénis. La situation œdipienne commence donc par la perception de la relation entre les parents en termes d'objets partiels et se poursuit par les sentiments de rivalité entre l'enfant et un de ses parents (Britton, 1999). Le développement du complexe d'Œdipe est finalement étroitement lié à celui de la position dépressive.

Pour Lacan, le stade du miroir constitue le premier temps du complexe d'Œdipe : ce « drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité » (Lacan, 1949). Le point central qu'inaugure le stade du miroir¹ est l'assujettissement de l'enfant au registre de l'imaginaire, qui déterminera l'articulation avec la dimension symbolique, organisée par la métaphore du nom du père.

Le point de rencontre de ces deux conceptions est l'importance accordée à la reconnaissance d'un objet total. Rappelons que l'article où Melanie Klein affirme que le changement se produit lorsque l'enfant accède aux objets totaux date de 1934, deux ans avant la conférence de Lacan. Pour Klein, c'est la reconnaissance de la totalité de l'objet maternel qui est essentielle dans le complexe d'Œdipe. C'est la reconnaissance de la totalité du corps comme objet qui ouvre la voie à l'Œdipe pour Lacan. D'un côté, la relation d'objet prévaut, de l'autre, le sujet prime.

C'est de la reconnaissance d'un autre objet total, d'une autre figure, dont il s'agit dans l'Œdipe originaire : l'étranger. Claude Le Guen considère que la peur de l'étranger postule une situation triangulaire première. « Dès l'instant où la mère sera "perçue", sera "investie" comme objet, sa perte menacera et le non-mère apparaîtra, venant témoigner de cette perte » (Le Guen, 1974). Cette situation triangulaire, est « l'expression d'un modèle structurant et organisateur ». Après la reconnaissance de l'objet total chez Melanie Klein, l'identification imaginaire chez Lacan, il s'agit là de la dimension structurante de ce qui vient figurer une pure négativité structurante. « Par sa présence, le non-mère suscite le désir que l'enfant éprouve pour sa mère [...]. Il interdit sa mère en la désignant comme absente. »

1. Le texte de Lacan de 1947 reprend une conférence prononcée en 1936 au congrès de l'IPA de Marienbad.

Cette reconnaissance d'un objet qui va venir fonder la précocité de l'Œdipe pour nombre d'auteurs est finalement l'envers de la dimension d'absence de la mère. Elle lie indissolublement renoncement et Œdipe.

Du complexe à la configuration

Dès 1932, Ferenczi, dans son *Journal clinique*, évoque la nécessité d'une révision du complexe d'Œdipe. Il se réfère au cas d'une patiente chez laquelle « la fixation incestueuse n'apparaît pas comme un produit naturel du développement, mais est implantée de l'extérieur dans la psyché ». En évoquant dans la ligne de la confusion des langues, la place de l'implantation dans le moi de la passion paternelle (bien qu'il parle de produit du surmoi), il signifie que l'organisation œdipienne ne peut exclure la psyché parentale. Melanie Klein, en incluant pleinement dans la problématique œdipienne les perceptions et les fantasmes relatifs aux relations sexuelles du couple parental, va dans le même sens.

Haydée Faimberg, en proposant le terme de « configuration œdipienne », souligne le rôle de la relation dissymétrique et réciproque entre l'enfant et les parents. Elle distingue deux aspects complémentaires dans cette configuration : « D'une part, les désirs inconscients du patient (désir de mort et désirs incestueux à l'égard des deux parents), c'est-à-dire la relation de l'enfant aux parents : c'est ce qu'on appelle le "complexe d'Œdipe" ; – d'autre part, le patient "interprète" dans son monde intérieur la manière dont ses parents ont reconnu son "altérité" et ce que signifie pour eux le fait qu'il soit garçon ou fille. » Cette interprétation façonne l'organisation par le patient de ses conflits œdipiens (Faimberg, 1993).

En élargissant ainsi le complexe d'Œdipe à la dimension du lien intersubjectif, il n'en perd pas sa complexité, mais il en change sa nature. Il se fait champ, organisation, constellation. La problématique œdipienne ne peut plus se concevoir sans prendre en compte la dimension de la psyché parentale.

Cette implantation évoquée par Ferenczi et cette interprétation soulignée par Faimberg sont à mettre en perspective avec l'absence, inhérente à la reconnaissance d'un objet total qui spécifie la précocité de l'Œdipe. Cette absence ne prend sens qu'à être référée à ce qui la fonde, une « cause absente » (Green, 1981), un objet qui occupe les pensées maternelles. L'Œdipe, en tant qu'il renvoie structurellement à la « cause absente » d'une absence, noue une énigme. L'énigme de la passion de l'objet et son discours interprétant, l'énigme de la cause absente de son absence sont ainsi mises en abîme. Cet élargissement du champ œdipien ajoute « à l'oscillation entre un pôle et un autre [présence/absence, énigme/interprétation] l'inclusion dans chaque pôle

de son opposé, réunissant ainsi l'alternance à la simultanéité et nouant plus étroitement les contraires » (Millot, 1996)².

Du complexe à l'appareil de transformation

Dans *Les complexes familiaux* (2001), après avoir évoqué « la théorie de la famille de Freud », Lacan met en perspective les données structurelles de la famille et les structures psychopathologiques. La névrose s'origine d'un conflit familial, les complexes familiaux « remplissent dans les psychoses une fonction formelle », par une identification croissante du moi à « un objet familial » au sein d'une « disposition en vase clos » du groupe familial. La famille, finalement, met à portée de l'homme les possibilités de réalisation d'un mouvement subversif et critique qui caractérise le complexe d'Œdipe. Elle met à portée de la subversion l'autorité ; le psychisme y est formé par l'image de l'adulte contre son gré, et la vie sexuelle des représentants des contraintes exaltent la tension de la libido. Le complexe familial crée ainsi « le champ clos le plus loyal où il puisse se mesurer avec les figures les plus profondes de son destin ». On retrouve, dans cette proposition de Lacan, l'illustration de ce que Freud décrit comme une nécessité pour le déploiement du complexe d'Œdipe : l'appartenance à la « masse intimement liée » que représente la famille³.

Mais ce renversement de perspective introduit une nouvelle donne : la famille peut faillir à sa fonction. Il m'apparaît nécessaire de citer ici une série de travaux des années 1960-1970 qui se centrent sur la problématique familiale : Minuchin (1977) et ses travaux sur les frontières structurelles entre générations au sein de la famille, Bowen (1978) et ses hypothèses sur la différenciation du soi familial, Bozormenyi-Nagy (Bozormenyi-Nagy, *et al.*, 1973) et ses propositions sur les conditions et les modalités de la transmission transgénérationnelle, l'école de Palo Alto et ses études sur les logiques de communication dans les familles. L'ensemble de ces avancées se réfère *in fine* aux processus intrafamiliaux qui sous-tendent l'individuation, l'identification et les processus de pensée chez l'enfant.

Si ces théorisations sont très marquées par la psychologie du moi et des présupposés adaptatifs, un certain nombre de textes analytiques ont intégré les avancées qu'ils proposent dans une optique analytique. Racamier (1978) et Didier Anzieu (1982) mettent à l'épreuve de la clinique analytique les enjeux des paradoxes sur la pensée et le fonctionnement psychique inconscients. Didier

2. Cité par Manuel José Galvez dans « La mise en abîme », *Penser les limites*.

3. Nous y reviendrons plus largement à propos du modèle circulaire décrit par Freud dans les relations entre famille et culture.

Anzieu (1984) et René Kaës (1976) réinterrogent avec d'autres la dimension groupale du psychisme individuel, dans une ressaie des textes freudiens sur la psychologie collective.

Les attendus de cette évolution

De ce changement de paradigme, il me semble que ressortent trois modifications importantes dans la façon d'aborder la problématique œdipienne. Les objets s'appréhendent désormais par la fonction dont ils sont les représentants. Au rapport de cause à effet se substitue la notion d'organisateur. La notion de structure s'efface devant la notion de transformation : elle n'est plus abordée comme « une organisation logique conçue comme propriété du réel » (Lévi-Strauss, 1973), mais comme un « appareil de transformation » (Green, 1983).

Deux essais princeps sur le fonctionnement mental sont inscrits implicitement dans cette approche, *La nuit, le Jour* de Michel Fain et Denise Braunschweig (1975), *La Violence de l'interprétation* de Piera Aulagnier (Castoriadis-Aulagnier, 1975). Le fonctionnement mental de l'*infans* y est appréhendé dans une dialectique constante avec les objets parentaux, dans un travail de transformation continu. La position œdipienne parentale est mise en tension dès le début de la vie de l'*infans* et participe de la structuration même de sa psyché. Les mouvements psychiques sont alors inscrits dans un espace psychique où se jouent les enjeux de cette rencontre.

Ces évolutions ont amené P.-C. Racamier à introduire la notion d'Antœdipe (1992) qui me semble décrire les qualités de cet espace. Organisé dans la foulée de la relation précoce de séduction narcissique, il se caractérise par sa tendance à l'extension familiale et l'investissement électif des limites, du regard et de la peau. Prélude à l'Œdipe dans sa forme « bien tempérée », « il prépare aux fantasmes, fonde le sentiment normal d'identité et instaure dans le moi la pensée des origines ».

Quand le triangle se ferme

Pour Freud, c'est une observation de l'enfant qui inaugure le drame œdipien : « Le petit remarque que le père lui fait obstacle auprès de la mère » (1921 c). La clôture du triangle est donc fondamentalement perception du tiers imposant une limite aux désirs infantiles pour l'objet primaire, quelle que soit leur nature. L'émergence de la triangulation dans les modèles qui suivront articulera différemment cette triple dimension de la perception de l'obstacle, de la

figure du tiers et des effets de la limite aux désirs infantiles. De façon qui peut paraître arbitraire, mais qui me semble propice à faire ressortir des différences, j'ai choisi de mettre quelques auteurs en perspective les uns avec les autres, pour préciser les enjeux de l'apparition du tiers dans la psyché.

L'espace maternant

Penchons-nous tout d'abord sur deux auteurs, D.W. Winnicott et Michel Fain, qui fondent une partie de leur conception sur une théorie de la relation parents-nourrisson. Pour Winnicott, « la moitié de la théorie de la relation parents-nourrisson concerne le nourrisson ; c'est la théorie de l'évolution de l'enfant qui, de la dépendance absolue passe par une dépendance relative, et parvient à l'indépendance [...]. L'autre moitié de cette théorie concerne les soins maternels, c'est-à-dire les qualités et les modifications de la mère qui s'adapte aux besoins spécifiques et croissants du nourrisson qui la préoccupe » (Winnicott, 1960). Pour Winnicott, le point de départ est la préoccupation maternelle primaire, préoccupation unique pour l'enfant, « à l'exclusion de tout autre intérêt » (1956). « Le rôle du père est d'une importance vitale, tout d'abord parce qu'il soutient matériellement et moralement sa femme ; puis, peu à peu, parce qu'il établit des rapports directs avec le bébé » (1953). Mais la fonction de ce père n'est pas connue de l'enfant (1960). Il s'agit alors pour le père de permettre à la mère de réparer en temps voulu ses défaillances (1968). Ainsi est ouverte la possibilité de l'illusion, du sentiment continu d'exister et de l'utilisation de l'objet. Ce que l'enfant connaît plus tard comme pénis est d'abord une qualité de la mère, « quelque chose d'analogue à un sein » (1941). Cette double représentation met l'enfant « en mesure de manier simultanément sa relation avec deux personnes importantes pour lui (ce qui signifie fondamentalement avec les deux parents) » (Winnicott, 1941). La confrontation à la situation œdipienne n'est donc bien que seconde.

C'est avec ce même angle de la relation de l'enfant à sa mère que Michel Fain aborde le prélude à la vie fantasmatique. Pour lui, la mère est certes maternante, réceptive et attentionnée, mais une partie de sa libido reste franchement érotique (Fain, 1971). Il récuse donc d'emblée l'hypothèse de la préoccupation maternelle primaire. Considérer que le ça de l'enfant devient le moi de la mère au sein du système maternant est certes compatible avec l'approche de Winnicott, mais cette mère, redevenant femme, rompt l'identification primaire à l'enfant et découvre les potentialités du ça d'emblée censurées afin de donner le champ libre au désir du père, poussant l'enfant à la mise en forme de représentations qui constitueront, dans leur résonnance avec les

fantasmes originaires, le noyau de l'inconscient. Ce passage est borné par la censure de l'amante : l'ex-mère du bébé redevenue amante va le bercer pour le faire dormir, l'éliminer en tant qu'objet et refuser de rester son objet. Le père est partie prenante dans cette métamorphose, « la hâtant, ou au contraire la retardant » (*Ibid.*). Le narcissisme de l'ex-mère est désormais mobilisé pour elle-même, pour se faire accueillante au pénis paternel. Ce bercement contient donc tous les éléments d'une censure s'exerçant sur l'accrochage à l'objet qui s'est produit chez l'enfant. L'autoérotisme qui en découle chez le bébé se situe alors dans un contexte où sont présents tous les éléments de la situation œdipienne (*Ibid.*).

Comme le note avec justesse Michel Fain, « toutes les théories psychanalytiques centrées sur le développement génétique de l'enfant sont marquées par le désir de maintenir l'instinct maternel dans toute sa puissance et ont de ce fait un aspect antiérotique » (Fain, 1971). La question est bien pourtant, dans une optique de l'Œdipe comme attracteur, de savoir ce qu'il en est de l'organisation génitale œdipienne de la mère dans la relation à son enfant. Un monde maternel excluant la femme et le couple ne saurait en rendre compte.

Entre innéité du fantasme et travail de représentation

Les premiers stades du complexe d'Œdipe sont pour Melanie Klein à la croisée de trois problématiques : la place essentielle des fantasmes œdipiens concernant l'intérieur du corps de la mère et de son propre corps pour l'enfant, l'importance que révèlent encore les objets partiels alors que s'établit la relation avec des objets totaux, et la place qu'y prend le pénis paternel : partie du corps du père tout autant qu'objet à l'intérieur des corps de la mère et de l'enfant. Éléments de la figure du parent combiné, ces caractéristiques paraissent être déterminées de façon innée. L'activité fantasmatique qui organise ces développements est appréhendée comme « le contenu primaire des processus psychiques inconscients » (Isaacs, 1948). En d'autres termes, elle est à la base de tout processus mental et accompagne toute activité mentale (Hinshelwood, 2000). Il est difficile de nous représenter la qualité de ce monde de représentations, même si le travail avec les enfants nous familiarise avec ce type de représentations, sans considérer qu'il s'agit de représentations aux contours flous, encore fortement intriquées aux sensations qui les engendrent, non dissociées des affects de plaisir et de déplaisir et peu dégagées de la relation aux objets externes. La question sous-jacente est celle de la validité de la notion d'un moi présent d'emblée. Mais une remarque apparaît essentielle dans l'investissement du pénis paternel : « Le bébé sent qu'elle [la mère] reçoit cet objet convoité » (Klein, 1952).

Cette hypothèse d'un moi précoce d'emblée est un des points de désaccord de Claude Le Guen avec la théorisation kleinienne de l'Œdipe précoce. Pour lui, « un Œdipe que l'on parcellise de la sorte n'a plus rien d'œdipien ». Il cite ici Pasche qui estime que le pénis prenant la suite du sein n'est pas un élément tiers. Le point de départ de sa conception de l'Œdipe originaire n'est pas, en effet, l'absence de la mère, qui ne provoque pas de manifestations de l'enfant, mais bien le tiers : c'est l'étranger, dont la survenue signifie la perte de la mère (Le Guen, 1974). Ainsi s'organise l'Œdipe originaire, qui se joue dans un drame à trois personnages : l'enfant dont le moi se constitue en même temps que l'objet, la mère qui est perdue et désignée comme telle et l'étranger qui vient signifier sa perte, le non-mère en tant que négatif de l'objet total mère. Cette conjoncture psychique impose à l'enfant de se représenter une scène ayant trait aux trois personnages. C'est, nous dit C. Le Guen, le point de départ de l'élaboration d'un fantasme global, « le fantasme originaire gros d'autres fantasmes qui tendront à se séparer en représentations distinctes » (Le Guen, 1974). Il y reconnaît l'origine de l'Œdipe, là même où le sujet se constitue, « c'est-à-dire dès l'instant où le moi se différencie⁴ ».

Dans cette mise en perspective de ces deux théorisations se dessine une seconde problématique de la préhistoire de l'Œdipe : quels en sont les enjeux en termes de processus de représentation, mais aussi quelle place pour la négativité dans ces processus de représentation et de fantasmatisation ?

L'image du corps

Deux approches mettent la perception par l'enfant de son propre corps au centre de leurs conceptions des premiers stades de l'Œdipe : celle de Lacan, avec l'importance accordée au stade du miroir, et la théorie de l'œdipification développée par Lebovici.

Le stade du miroir de Lacan promeut, comme nous l'avons déjà évoqué, la structuration du « Je », comme mettant un terme à ce vécu psychique singulier qu'il désigne comme « fantasme du corps morcelé » (Lacan, 1949). L'enfant s'identifie, à partir de son image virtuelle dans le miroir, à une forme dans laquelle il se reconnaît, « une forme orthopédique de sa totalité ». Cette reconnaissance est le point de départ d'une aliénation dans l'imaginaire. Au sortir de cette phase identificatoire, l'enfant, dans le premier temps de l'Œdipe,

4. Claude Le Guen a développé la notion de représentations motrices qui assurent une fonction de liaison et de coordination entre les représentants de la pulsion. Il s'agit là de développements sur le statut de ce fantasme global originaire. Les représentations d'action développées par Michèle Perron Borelli et la reprise par Michel Ody de la notion freudienne de représentation limite abordent cette même question.

cherche à s'identifier à ce qu'il suppose être le désir de sa mère, ce qui est susceptible de combler son manque : le phallus. « Ce que l'enfant cherche, c'est à se faire désir de désir, pouvoir satisfaire au désir de la mère [...]. Pour plaire à la mère, il faut et il suffit d'être le phallus⁵. » C'est dans un second temps que la médiation paternelle va intervenir sur le mode de la privation : « Qu'est-ce qu'il interdit le père ? Eh bien, au point d'où nous sommes partis, à savoir la mère comme elle est à lui, n'est pas à l'enfant [...]. Le père frustre bel et bien l'enfant de la mère⁶. » Dans cette rencontre avec « la loi du Père », l'enfant est confronté à la castration. La mère souscrivant à cette loi, l'enfant ne peut que reconnaître le père comme dépositaire du phallus.

Pour Lebovici et Diatkine, la « prise de conscience du corps et l'appréhension du monde réel sont en réalité intimement liées » (Ajuriaguerra et Hecaen, 1952). Une fois acquise la conscience du corps propre, les frustrations et le plaisir continuent d'être vécus sur le mode d'une représentation du corps oubliée et entraînent la résurgence de représentations angoissantes. L'intégrité des images spéculaires (dans le miroir) de lui-même et de sa mère vérifiée, l'enfant se rassure sur la dimension agressive de ses représentations issues des objets partiels. Le père étant maintenant reconnu comme personnage différencié, les relations de cet autre avec la mère sont appréhendées sur le mode de celles que l'enfant entretient avec sa mère et l'enfant construit une scène primitive avec la même charge et les mêmes investissements que ceux qui régissent les relations avec sa mère (Diatkine *et al.*, 1954). Pour Lebovici et Diatkine, il s'agit là des premières manifestations du moi. Lebovici et Soulé développeront la même perspective quelques années plus tard. « L'enfant, au moment de la triangulation, s'attribue les désirs qu'il attribue au père dans la relation fantasmatique avec la mère » mais « le désir de la mère est projeté, dans la forme prégénitale qu'il a chez l'enfant, sur le père » (Lebovici et Soulé, 1970).

Ces deux conceptions sont finalement opposées. À partir du même point de départ, l'appréhension de l'image du corps, la démarche de Lacan, dans une optique structurale, inscrit le premier temps de l'Œdipe comme un avant-coup du complexe freudien, au prix d'une métaphorisation : castration, phallus, désir se détachent de leur sous-bassement pulsionnel et de leur inscription corporelle. Lebovici, dans une optique développementale, fait du premier temps de l'Œdipe un après-coup de l'archaïsme kleinien, profondément inscrit dans les vécus corporels.

5. <http://www.ecole-lacanienne.net/stenos/seminaireV/1958.01.22.pdf>

6. <http://www.ecole-lacanienne.net/stenos/seminaireV/1958.01.15.pdf>

La virtualité d'une psyché commune

Dans ces différentes conceptions de la problématique œdipienne, les variations sont nombreuses au regard de la théorie freudienne : la censure de l'amante, l'angoisse devant l'étranger, la prise de conscience du corps propre ou l'identification primordiale sont à la fois mouvement inaugural de l'inscription dans une problématique œdipienne et acte de naissance du moi. Si le surmoi postœdipien est l'héritier du complexe d'Œdipe, le moi est l'héritier du premier temps de l'Œdipe.

Mais ces mouvements sont clairement appréhendés comme l'expression d'une virtualité inscrite dans une psyché commune dont les parents sont les révélateurs, au sens photographique du terme. Il y a une anticipation qui organise le champ de leur relation à l'enfant et l'émergence du tiers est fondamentalement l'expression d'un travail de transformation de la psyché parentale, dont l'*infans* fait l'expérience.

Il serait donc plus juste de parler de la fonctionnalité au sein de la relation parents-enfants de la qualité représentative potentielle de la communication, de la qualité d'intégration mutuelle des vécus corporels et de la capacité conjointe d'intégration de l'absence, comme condition de l'émergence du tiers. La place accordée par Michel Fain à la capacité de la mère d'endormir son enfant va dans le sens de cette intrication.

Œdipe en procès⁷

Après l'évocation de l'extension du complexe d'Œdipe vers des temps plus précoces et une appréhension plus large de son champ où le fonctionnement psychique des objets vient prendre toute sa valeur, après avoir abordé un décentrement du complexe d'Œdipe vers les conditions de l'émergence conjointe du moi et du tiers, conséquence de cette extension du champ œdipien, une autre question surgit, corollaire des deux précédentes. Qu'en est-il de la mise en procès du complexe d'Œdipe, au regard de l'évolution de la culture ?

« Au sein même de notre culture, Œdipe peut être malade, ainsi qu'en témoignent éloquentement certains aspects de la crise que nous affrontons aujourd'hui » (Perron et Perron-Borelli, 1994). Les situations qui peuvent rendre incertaines et floues les différences entre sexes et générations sont pour un certain nombre d'analyste à la fois très diverses dans leur expression

7. Dans les deux sens du terme, en accusation et en mouvement.

et sans doute beaucoup plus fréquente qu'au temps de Freud. Mais il y a un accord pour considérer la pluralité des facteurs en cause dans cette mutation et d'interroger la dialectique entre les changements sociologiques et économiques, les situations où se brouillent les repères familiaux et parentaux, et les modifications intrapsychiques qu'elles entraînent.

Œdipe et Hamlet

Lorsque Freud écrit à son ami Fliess, le 5 octobre 1897, pour lui faire part de sa découverte, il associe dans un même complexe Œdipe et Hamlet. Après avoir évoqué la pièce de Sophocle, il s'interroge : « Est-ce qu'on ne pourrait pas trouver la même chose au fondement d'Hamlet ? » (Freud, 1950 c [1895]). Le destin du complexe est ainsi scellé entre, être en germe et en fantaisie un Œdipe meurtrier, ou devenir un Hamlet chargé du poids du refoulement. Dans cet écart, qui fait du même autre chose qu'un identique, l'objet du meurtre et ses motifs se décentrent, la réalisation incestueuse s'efface, mais le tourment d'une culpabilité poussant chacun à son propre châtiment demeure. Ce lien d'Œdipe et d'Hamlet restera indissoluble tout au long de son œuvre, malgré les rencontres fécondes avec Leonard, Jensen ou Dostoïevski, à l'ombre toujours présente de Moïse. Freud avait pressenti qu'*Hamlet* mettait en scène de façon plus complète le complexe d'Œdipe que la pièce de Sophocle. À la mise en acte, fut-elle involontaire des désirs incestueux dans *Œdipe-Roi* répond dans *Hamlet* la mise en scène de la dialectique de la représentation, inhérente au fonctionnement de l'inconscient sous l'égide de la dynamique propre au refoulement.

Deux ans plus tard, dans *L'Interprétation des rêves*, Freud revient sur cette mise en perspective des deux œuvres, dans une dimension temporelle. « Dans le traitement modifié du même matériau se révèle toute la différence, existant dans la vie psychique, entre les deux périodes culturelles très éloignées l'une de l'autre. » La différence des deux œuvres est encore rapportée à la complexité qu'introduit le refoulement, mais cette fois-ci, le recul devant l'épouvante de l'accomplissement en rêve prend une dimension culturelle. L'écart est l'expression de « la progression au cours des siècles du refoulement dans la vie affective de l'humanité ».

L'Œdipe est certes universel, mais la compréhension de ses formes et de ses contours doit inclure non seulement les mécanismes de défense mis en œuvre contre son expression directe, mais leur évolution, leur modification et leur complexification au cours de l'histoire.

Œdipe et parentalité

Catherine Parat considère, en 1967, que l'organisation génitale œdipienne consiste dans un équilibre qui n'est jamais dépassé. D'un côté, une relation hétérosexuelle « groupe un courant sentimental tendre, et un courant prégénital, à la faveur d'un objet réel vers lequel ces courants sont entraînés et qui n'est ni le parent œdipien, ni un substitut de ce parent » (Parat, 1967). Par ailleurs, une relation de nature homosexuelle s'établit avec le monde extérieur, avec la « réalité » constituée par l'ensemble des autres. C'est sur la ligne de crête de cet équilibre des investissements hétérosexuels vers l'objet et homosexuels vers le groupe que s'organise un lien durable dans le couple. Cette acception de l'organisation œdipienne, où le principe paternel (Delourmel, 2008) joue un rôle prévalent, se confronte maintenant à un contexte qui a profondément changé.

Quelques quarante ans plus tard, Maurice Godelier nous fait part, en effet, dans *Métamorphose de la parenté*, d'un certain nombre de paradoxes. Il considère que les trente dernières années du xx^e siècle ont été un bouleversement de la parenté. « Le mariage recule chez les hétérosexuels tandis qu'il est revendiqué par les homosexuels. Les enfants qui, jusqu'à l'apparition des nouvelles technologies de procréation, devaient leur naissance à des rapports sexuels entre des hommes et des femmes qui ne les désiraient peut-être pas, sont maintenant désirées par des couples homosexuels qui, par principe, excluent de leur désir les rapports hétérosexuels. Autre paradoxe pour certains, ce serait au sein des familles homosexuelles que la parenté se réaliserait pleinement en devenant une réalité purement sociale et affective ou peu s'en faut. » Ces paradoxes n'apporteraient-ils pas la preuve éclatante que la parenté dans son fond n'est pas biologique mais sociale (Godelier, 2004) ? Un attendu de cette évolution est que notre société remette en cause l'autorité héritée et imposée au profit d'une autorité négociée. Dans le champ de la parenté, la « puissance paternelle » laisse la place à la promotion d'une « autorité parentale » partagée et « garantie » par l'état (*Ibid.*). Cette diminution du pouvoir social dévolu au père conduit à s'interroger sur la mise en œuvre d'une fonction paternelle, et de sa place dans la problématique œdipienne (Tort, 2005). « La visée d'une liquidation du complexe paternel cède le pas à la préoccupation accrue pour une fonction paternelle qui apparaît de plus en plus souvent défaillante » (Donnet, 2009).

Si le complexe d'Œdipe garde toute sa valeur organisatrice de la sexualité infantile et de la sexualité adulte, qu'en est-il maintenant du destin des liens homosexuels et hétérosexuels évoqués par Catherine Parat ? Qu'en est-il de

l'impact de ces nouvelles formes de parenté sur le surmoi, héritier du complexe d'Œdipe ? Mais cette question est indissociable d'une autre question évoquée par Freud en 1908.

Où en sommes-nous de la morale sexuelle ?

Après avoir souligné en 1905 « la relation d'opposition entre culture et libre développement de la sexualité » (Freud, 1905 d), Freud revient en 1908 dans *La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne* sur la même question. Il y décrit ce qui lui semble être « le stade » de la culture de son époque, en fonction du développement des relations entre la pulsion sexuelle et sa répression, dans un prolongement de l'écart entre Œdipe et Hamlet. Il s'agit de celui « où seule la reproduction légitime est autorisée comme but sexuel ». Cette interrogation inspirera quelques années plus tard *Malaise dans la culture*.

Freud évoque trois questions toujours actuelles et trois réponses qui seraient sans doute maintenant bien différentes. Qu'exige la culture de l'individu ? C'est l'abstinence jusqu'au mariage. Y a-t-il un dédommagement suffisant à la restriction de la sexualité ? Il y a abondance de matériel pour répondre négativement et l'accroissement des affections nerveuses dans la société en est le prix. Quel rapport y a-t-il entre le renoncement infligé et les exploitations culturelles de ceux-ci ? « Si rien ne protège aussi sûrement la vertu que [la] maladie, les modes dits pervers de commerce entre les sexes [...] ont indubitablement vu leur significativité augmenter » (Freud, 1908). Le complexe d'Œdipe, organisateur psychique, navigue ainsi entre deux écueils : la névrose ou son négatif, la perversion. Si Freud ne cite pas explicitement le complexe d'Œdipe, la référence est implicite : « Ce sont bien les sentiments familiaux découlant de l'érotisme qui ont amené à ce renoncement chacun des individus. » La question d'actualité s'impose donc d'elle-même : à quel stade du développement de la morale sexuelle culturelle sommes-nous ? Quelles incidences sur l'Œdipe de ces inflexions ?

Deux positions radicalement opposées

Je vais m'étayer sur deux positions radicalement opposées, celle de Deleuze et Guattari d'une part, celle de Chasseguet-Smirgel d'autre part, porte-paroles respectifs du risque des « affections nerveuses » et de la menace de la perversion. J'intercalerai entre les deux une petite vignette sur l'écoute des médias, en tant qu'ils rendent compte du discours social sur la sexualité. Je l'ai appelée « une journée bien ordinaire ».

La mise en question de ce stade de la morale sexuelle décrite par Freud était présente dès 1932 avec Reich, qui l'élargit au champ politique :

« La jalousie violente telle que la pratique notre société n'est que la conséquence du lien conjugal que des intérêts économiques ont transformé en une propriété jalousement gardée. Si l'on opte pour l'antériorité du patriarcat et de sa forme familiale, on considère la morale imposée comme immuable et inscrite dans la nature de l'homme – la morale sexuelle répressive a fait irruption un jour, dans la société et la quittera tôt ou tard. Qu'y aura-t-il à sa place ? » (Reich, 1932).

Cette question de Reich fut reprise par Deleuze et Guattari en 1971, dans la foulée des événements de mai 1968.

« La grande découverte de la psychanalyse fut celle de la production désirante, des productions de l'inconscient. Mais, avec Œdipe, cette découverte fut vite occultée par un nouvel idéalisme : à l'inconscient comme usine, on a substitué un théâtre antique ; aux unités de production de l'inconscient, on a substitué la représentation ; à l'inconscient productif, on a substitué un inconscient qui ne pouvait plus que s'exprimer (le mythe, la tragédie, le rêve) [...] » (Deleuze et Guattari, 1971).

L'Anti-œdipe garde donc le désir et supprime l'Œdipe et son hériter, le surmoi. Le manque, la castration, la signifiante et la loi sont de fait abolis. Dans son développement, l'Anti-œdipe aboutit à la négation du caractère structurant de la double différence, différence des sexes et différences des générations.

Un profond changement dans le discours sur le sexuel a accompagné les modifications dans la parenté, décrites par Godelier depuis la parution de l'Anti-œdipe. Voici donc le récit de cette « journée bien ordinaire » qui recense, dans la presse écrite et à la radio, les thèmes touchant à la problématique œdipienne, de la différence des sexes à la transgression de nature incestueuse, et à la sexualité de façon plus large rencontrés au fil de l'écoute ou des lectures non orientées. Premier thème de la journée : « Un transsexuel n'est plus considéré comme malade mental en France. Jusqu'à cette semaine, il l'était. La décision a été prise par le ministère de la Santé et le décret a été publié mercredi. Concrètement, le texte supprime "les troubles précoces de l'identité de genre" d'un article du code de la Sécurité sociale » (France Info). Quelques minutes plus tard, un interviewé reconnu déclare que « les couples homosexuels sont des couples stériles comme les autres » (France Info). Dans le programme du jour, Ouest-France annonce une émission à une heure de grande écoute portant sur « les nouveaux codes amoureux des ados, les risques de la pédophilie sur Internet ». Dans *Le Monde*, un article aborde la bioéthique et la réunion du comité d'éthique sur la question de la levée de l'anonymat sur le don de sperme. Dans « Aujourd'hui » du même jour, il y a l'annonce d'une émission de télé-réalité : « Ce soir, Kevin acceptera-t-il que sa mère se dénude en public contre 6 000 euros ? Mère et fils sont d'accord... Finalement Anna

entrera sur scène vêtue d'un bikini. » Le soir venu, une série télévisée très suivie met en scène une relation homosexuelle.

Janine Chasseguet voit à l'œuvre dans cette évolution, prônée par « certaines dissidences », un véritable fantasme antiœdipien. « L'utopie d'une sexualité "déchaînée", de pulsions sauvages et sans objet, est à rapprocher de certaines vues américaines, qui, pourtant, excluent les pulsions au profit de la relation seule, vues fondées sur une utopie égalitaire » (Chasseguet-Smirgel (2003). Elle considère que ce fantasme de jouissance sans entrave amène à considérer l'Œdipe (et non l'interdit dont il est frappé) « pour un chien de garde de la société lâché par Freud ».

Dans la démarche de Guattari et Deleuze, il y a de façon claire et explicite la mise en relation du complexe d'Œdipe à un système socio-économique, mais la référence sociale est tout autant présente dans le développement de Janine Chasseguet-Smirgel. Ce positionnement me semble ne pas tenir compte de ce que Godelier constate : « Dans toutes les sociétés, la sexualité est mise au service du fonctionnement de multiples réalités, économiques, politiques, religieuses, qui n'ont rien à voir avec les sexes et la reproduction sexuée » (Godelier, 2004). Ce que je décrivais trop rapidement dans la narration de cette journée bien ordinaire va plutôt dans le sens d'une incertitude sur les liens entre sexualité et culture, perceptible dans l'alternance des séductions et des transgressions d'une part, des préoccupations de la loi dans ce même domaine d'autre part, au moment où change le fondement social. Là où était le religieux, tendrait à advenir finalement, dans nos sociétés, le biologique, à qui incomberait la recherche des valeurs éthiques, les limites imposées à la sexualité et à la reproduction.

Revenant à Freud, nous serions tentés de répondre, si nous avions à définir le stade de la morale sexuelle auquel nous sommes : « Celui où les progrès de la biologie ont dissocié la sexualité de la reproduction, autorisant de fait la quête de satisfaction sexuelle accessible indépendamment de la procréation. » Si l'on considère que cette inscription du social dans la sexualité participe, à travers le discours parental, de la dimension psychique de la sexualité, l'organisation même du complexe d'Œdipe en est infléchie, mais ne disparaît pas pour autant.

Disparition de la phase de latence

Un des points sur lequel il y a un accord large, voire un consensus entre les analystes, est de considérer que la phase de latence, telle que Freud l'a définie en 1905, est en voie de disparition. Il y a une excitabilité de la sexualité infantile qui entraîne, sur le plan économique, un certain nombre de conséquences,

bien mises en évidence par Florence Guignard (2007). La force du moi se construit par l'introjection de valeurs hédoniques plutôt que par l'introjection d'un surmoi parental. Sur le plan des investissements sublimatoires qui caractérisent la phase de latence, « les pulsions épistémophiliques » ne s'organisent plus essentiellement autour des fantasmes originaires de scène primitive qui orientent la curiosité, mais vers un système de logique binaire, qui ramènerait le sujet au niveau primaire du principe de plaisir/déplaisir : « bon à avaler, mauvais à recracher ».

« Tout se passe, ajoute F. Guignard, comme s'ils étaient porteur d'une excitation qui vient se surajouter à leurs propres pulsions qui viendraient les persécuter parce qu'ils ne peuvent en assurer l'organisation économique. » Les enjeux sont alors la constitution de néo-besoins (Braunschweig, et Fain, 1975), en tant qu'ils contournent, sans la déplacer, l'angoisse de castration, mobilisant l'enfant dans la quête de « néo-expérience de satisfaction ». Il est possible d'envisager que ces néo-besoins soient facilités par l'environnement pour court-circuiter la voie proprement érotique, dont le refoulement nécessiterait la mise en œuvre plus efficiente des interdits. De façon lapidaire, on peut dire qu'il y a une logique de « créer plus de néo-besoins pour moins s'inscrire dans la logique surmoïque ».

Mais comme le tempèrent M. Fain et D Braunschweig, « le fonctionnement mental de tout un chacun a plus ou moins subi ce mécanisme », et la part prévalente qu'il peut venir prendre de façon récurrente vient entraver l'organisation en complexe des éléments œdipiens, présents et actifs dès la seconde partie de la vie. Les éléments œdipiens existeraient donc toujours chez les jeunes générations, mais ils ne s'organisent pas selon le prototype du complexe d'Œdipe.

D'autres propositions, d'autres définitions

Un certain nombre d'analystes, pensant qu'il est nécessaire de redéfinir le complexe d'Œdipe en fonction de l'articulation entre nature et culture, seront finalement amenés à se centrer sur l'assomption de l'identité sexuée. Ainsi, pour Gérard Mendel, « la vraie formule du complexe d'Œdipe correspondrait à la question que tout enfant a à se poser : qui suis-je sexuellement ? Semblable à ma mère ou bien à mon père ? Destiné à trouver ma complémentarité et mon plaisir avec ma mère ou avec mon père ? » (Mendel, 1988) Ou encore, pour Nicolas Abraham, « le conflit œdipien met en balance en vérité non pas nature et culture mais relation maternelle d'une part et accession au sexe dans le social d'autre part. C'est pourquoi nous ne pensons pas davantage que la "prohibition de l'inceste" lie inséparablement le désir et la

loi » (Abraham, 1978). À y regarder de près, il y a, dans ces conceptions, un fond commun qui consiste en un renversement de la proposition freudienne. Il est posé comme point d'origine l'impératif d'échapper à l'univers maternel davantage qu'à se soumettre à la prohibition de l'inceste, organisateur de la séparation primaire. Abraham est clair sur ce point : « Dans une société où règne telle ou telle forme de la prohibition de l'inceste, l'enfant ne manquera pas de l'utiliser à titre de vocabulaire et d'en user comme d'un alibi. » Je rapprocherai pour ma part, de cette orientation, les conceptions de Jean Laplanche dans *Nouveaux fondements de la psychanalyse*, qui aboutissent à une remise en cause du complexe d'Œdipe lui-même. « D'une certaine façon, ce qu'on nomme le complexe d'Œdipe lui-même retombe dans une certaine contingence [...]. Que restera-t-il dans quelques décennies, dans quelques siècles non pas d'une triangulation mais du triangle œdipien classique ? Qui peut parier sur la subsistance de l'Œdipe sur lequel se fonde Freud ? Mais qui peut dire pour autant que l'être humain ne continuera pas à être un être humain ? » (Laplanche, 1987)

Laplanche se fonde ici sur la primauté de l'autre au sein d'une « situation anthropologique fondamentale » où l'*infans* est confronté à l'énigme des messages de l'autre, de l'adulte.

Dans son dialogue fructueux avec les anthropologues, André Green en vient à proposer une autre situation fondamentale, « l'Œdipe comme modèle », qui dépasse les formes singulières tout autant que les variations culturelles, à partir d'un retour au corps. Tout d'abord, il n'y a pas de relation duelle car la relation primitive inclut directement le père dans les fantasmes et les pensées de la mère. Ensuite, il y a une structure triangulaire ouverte où la mère occupe la place du maillon central, du fait qu'elle est dans cette tripolarisation la seule à entretenir une double relation charnelle avec le père et l'enfant. La même triangulation au niveau des générations précédentes amène au constat qu'au père s'adjoint dans la relation non corporelle à l'enfant la figure des ancêtres. Enfin, à la gestion institutionnelle de l'interdit par le *socius* s'ajoute l'action non institutionnelle des morts à travers le père. La suppression par mort violente de l'obstacle devient ainsi incontournable (Green, 1999).

Pour conclure

Maurice Godelier pose comme point de départ que « nulle part, dans aucune société, un homme et une femme ne suffisent à eux seuls pour faire un enfant ». Ce qu'ils fabriquent ensemble, dans des proportions qui varient

de société à société et avec des substances diverses (sang menstruel, sperme, graisse, souffle, etc.), c'est un fœtus. D'autres agents doivent pour cela intervenir. Des acteurs plus puissants que les humains, présents autour d'eux, mais invisibles normalement, qui ajoutent ce qui manque pour que le fœtus devienne un enfant (défunts, ancêtres, divinités – Godelier, 2004 –). Il s'agit *in fine* de lui donner une âme

Les questions sont alors de deux ordres. Tout d'abord, comment s'organisent, au gré des sociétés, les rencontres autorisées entre homme et femme pour concevoir un fœtus ? Ce vertex permet, d'une certaine manière, d'aborder l'évolution des progrès de la biologie de la reproduction, dans sa capacité de disjoindre la rencontre des corps et la conception. Elle touche, en effet, la question éthique actuelle des conditions admises de cette disjonction. Comment aborder cette question et « substituer l'analyse des faits et l'écoute à l'anathème ou à l'invocation d'hypothèses devenues dogme » (*Ibid.*) ?

La seconde question est celle de la transmission de ce qui va fonder le passage du fœtus à l'enfant et du rôle d'une interprétation à l'enfant de ce qui se transmet des défunts, des ancêtres, ou d'autres signifiants. Dans ce passage, il y a interprétation au sens où il n'y a pas, comme le définit Ricœur, de connaissance de soi immédiate, à la manière du *cogito* de Descartes, mais au sens où « toute représentation de soi est interprétation de ces termes médiateurs que sont les symboles et les signes » porteurs de cette transmission. Quels sont le contenant et le vecteur de ce discours interprétant venant par la médiation des soins au corps assurer cette transmission ? La famille, dans notre société, en reste le contenant et le vecteur demeure les fantasmes originaires, mais le développement rapide de nouvelles formes de parenté interroge la référence qu'ils portent en eux.

L'hypothèse proposée par François Duparc (2010) m'apparaît fructueuse. Pour préserver le principe de diversité des cultures et des organisations familiales de chacun, il propose de concevoir le complexe d'Œdipe comme « la somme, en proportion variable », non pas de trois fantasmes originaires organisés par l'interdit de l'inceste et du parricide, mais de cinq fantasmes originaires. En intégrant le désir incestueux de retour au ventre maternel (comme l'a fait tardivement Freud) et le désir de meurtre du père dans les fantasmes originaires, cela en permet en effet une déclinaison plus ouverte sans en réduire la dimension d'interdit. Elle les décentre alors d'une forme trop culturellement déterminée.

Ce bref détour par l'anthropologie permet de revenir à ce qui fonde finalement les conditions de l'Œdipe : la nécessité d'une différence des sexes et des générations, point d'étayage pour l'inscription dans l'histoire. La proposition du modèle de l'Œdipe en rend compte de façon convaincante. Mais

à cet impératif de différence s'adjoint une exigence de continuité psychique entre les générations, condition pour que le tiers puisse émerger, sous la pression différenciatrice des parents ou de leurs substituts. L'émergence du tiers n'a en effet de sens qu'à se référer dialectiquement aux formes de la continuité psychique.

PRÉCONCEPTION DE L'ŒDIPÉ

L'épreuve œdipienne de la parentalité

Œdipe et culture : un modèle circulaire

Les dernières pages de *Totem et Tabou* sont éclairantes dans leur développement par ce qu'elles dessinent de la transmission de génération en génération. D'un point de vue topique, Freud affirme l'existence d'une psyché groupale, dans laquelle les processus psychiques s'effectuent comme dans la vie psychique des individus. Sur un plan économique, il y a la nécessité d'incitations de la psyché groupale dans la vie psychique individuelle pour que certains processus psychiques deviennent efficaces. Enfin, sur un plan dynamique, Freud affirme qu'aucune génération n'est en mesure de cacher aux yeux de la suivante des processus psychiques de quelque significativité. Il laisse entendre que la répression d'une motion pulsionnelle à une génération peut laisser la place à des motions substitutives dans la génération suivante. Une partie de l'investissement nécessaire au fonctionnement psychique individuel tire donc son origine de la dimension groupale de la psyché et par cet investissement se transmettent non seulement un savoir, mais aussi une processualité et une conflictualité psychiques.

Cette transmission entre générations s'inscrit dans une logique de première topique ; les incitations de la psyché groupale agissent sur le modèle de la pulsion ; il y a une conflictualité potentielle entre des motions psychiques, contre lesquelles s'élèvent des mécanismes de défense, et qui font retour sous une forme modifiée. Cette proposition freudienne a été reprise dès les années 1960 dans les travaux sur les mythes familiaux introduits par Ferreira en 1963 ou les secrets familiaux (Ausloos, 1979) et plus largement maintenant dans les travaux sur la transmission psychique entre les générations (Faimberg, 1987).

Lorsque Freud reprend cette question dans *Le malaise dans la culture* (Freud, 1930 a [1929]), il décrit l'articulation entre la famille, l'humanité et le

complexe d'Œdipe dans une logique en cinq points, où se mettent en perspective la nouvelle théorie des pulsions et la culture.

1/ La communauté humaine obéit à une impulsion érotique qui lui ordonne de réunir les hommes en une masse intimement liée.

2/ C'est la famille qui assume cette tâche de vivre intimement en commun.

3/ Ce partage d'intimité active le conflit entre Éros et pulsion de destruction.

4/ Ce conflit doit donc nécessairement se manifester dans le complexe d'Œdipe.

5/ La culture maîtrise ce dangereux plaisir-désir d'agression de l'individu qui s'oppose à elle... en le désarmant et en le faisant surveiller par une instance située en lui-même, le surmoi, condition de l'inscription dans la communauté humaine. Le complexe d'Œdipe est ainsi défini comme une structure transpsychique propre à intriquer, au nom de la communauté humaine et dans l'intimité de la famille, Éros et pulsion de destruction.

De ce point de vue, le complexe d'Œdipe est autant production émergente du fait humain groupal que production du psychisme de l'*infans*. L'inscription de l'Œdipe dans cette circularité processuelle fait que « la famille peut être considérée comme société originaire ou comme matrice symbolique sociale ; les problématiques individuelles et groupales y sont indissociables » (Green, 1995) et « la centralité de l'Œdipe vient de ce que l'enfant, avant même d'en faire la même expérience, occupe une place qu'on ne peut que référer à l'Œdipe, déjà là, de ses parents » (Green, 1981).

Le modèle freudien de la succession des générations est lui-même triangulaire : enfant-parents-*socius*. L'enfant, devenu adolescent, fait le détour par le *socius* avant de devenir lui-même parent. C'est par cette rencontre que se remanie, dans l'après-coup de la séparation avec les parents, la dimension culturelle du surmoi, et que modèle articulant Œdipe et culture garde une potentialité de transformation de ses éléments constitutifs : culture, famille, *infans*, et de ce qui articule l'ensemble, le complexe d'Œdipe.

La masse intimement liée

Il y a dans cette position freudienne un paradoxe : le complexe d'Œdipe est l'organisateur fondamental du psychisme humain. Il doit se manifester, au sein de la famille, mais la famille n'est que la forme actuelle de la masse intimement liée que convoque la culture. On reconnaît là bien sûr le vieux débat sur l'universalité du complexe d'Œdipe. Une nouvelle définition me semble nécessaire pour dépasser ce paradoxe apparent : le complexe d'Œdipe

est la forme que prend au sein d'une masse intimement liée, reconnue comme communauté possible par la culture, le conflit entre Éros et destructivité.

J'introduis dans cette définition que je me donne la notion de « masse intimement liée, reconnue comme communauté possible », pour rendre compte de l'évolution de la clinique actuelle avec les enfants qui nous confronte de plus en plus à de nouvelles formes des liens d'intimité : union libre, famille recomposée, homoparentalité, famille monoparentale, adoption, procréation médicalement assistée, etc. Dans le dernier *TGV magazine*, une revue grand public distribuée gratuitement, un article tout récent sur cette question commençait par ce titre « Des tribus recomposées, des hommes qui adoptent seuls, des mères qui ont l'âge d'être grand-mères..., les contours de la famille ont changé. Pour le meilleur, sous réserve d'éviter les dérives de la médecine reproductive⁸ ». L'idée de famille comme seule structure de base du socius est ainsi dépassée, d'autres formes sont devenues culturellement possibles et acceptables.

La masse intimement liée est un point d'articulation nécessaire de ce qui du côté culturel impose un encadrement de son organisation possible et acceptable, et de ce qui du côté du biologique et du corporel s'organise de l'intimité, d'autre part. La différence des sexes, la différence des générations sont la conséquence de cette double articulation, de la masse à l'idéal et au surmoi culturels d'un côté, et des logiques de l'intimité des corps de l'autre. Quel groupe, pour quelle intimité et pour quelle histoire, est ainsi devenu une nouvelle donne clinique pour la problématique œdipienne.

Chaque auteur renvoie implicitement la théorisation de la triangulation œdipienne à une représentation de la famille réelle et des fonctions parentales. Freud lui-même avait souligné le caractère relatif de l'élaboration théorique, au regard du modèle de famille qui le sous-tend. « Les névroses d'enfant, écrit-il en 1925, sont d'une façon générale – dans la mesure où suffisent nos expériences sur les enfants des villes de race blanche, soumis à des exigences culturelles plus élevées – des épisodes réguliers du développement » (Freud, 1925). La théorie de l'Œdipe est donc *in fine* une interprétation à partir d'une définition du contenant matriciel que représente la perception de la famille, où se nouent la dépendance infantile de l'être humain et l'intimité des corps.

Mais cette définition n'est pas figée et des variables évoluent à chaque spire du modèle circulaire que nous propose Freud : quelle est, par exemple, la part d'intimité du groupe familial qui reste dans les limites que la société permet, au fil des générations qui se succèdent ? Nous prendrons comme exemple

8. *TGV magazine*, mai 2012.

l'évolution de la relation de l'enfant au corps paternel et ses attendus, notamment en ce qui concerne les triangulations précoces.

L'évolution du modèle familial

Le complexe d'Œdipe tel que Freud le décrit dans les années 1923 se déploie sur le fonds d'un cadre organisé par ce qui se présente comme des choses en soi : la menace de castration, la dépendance infantile et dans un texte un peu plus tardif, l'absence de contenu psychique aux premiers éprouvés sexuels au contact de l'objet. Dès lors, la prévalence du vu et de l'entendu sur les autres modes perceptifs est établie et la logique du primat phallique vient organiser la différence anatomique des sexes et la dimension narcissique du complexe d'Œdipe.

Si nous nous penchons sur ces postulats organisateurs du complexe freudien, force est de constater qu'il s'agit de ce qui engage le lien le plus intime à l'objet. Le complexe d'Œdipe est ainsi construit sur une préorganisation virtuelle des liens à l'objet qui intègre ce qui du socius s'impose à la famille comme limite sous la forme des interdits du parricide et de l'inceste. Freud évoque d'ailleurs à ce propos une préhistoire du complexe d'Œdipe. Nous pourrions faire l'hypothèse, en référence à Winnicott, que le fait que la question de la nature de ces postulats ne se pose pas d'emblée, renvoie à l'inscription de cette virtualité dans le champ de la transitionnalité.

- Quand le corps du père est absent

La famille freudienne se définit comme le lieu de l'ordre garanti par le père, porteur d'un modèle normatif puissant. Dans ce creuset se forment les valeurs nécessaires à l'accomplissement individuel, fruit des vertus morales qui ont été inculquées au cours d'un long processus de socialisation. La femme, au centre de la famille, est valorisée comme une mère dont on exalte les vertus. Une autorité paternelle distante mais pressante, un système mère/enfant clos sur lui-même, des menaces de castration explicites transmises par le père ou par la mère au nom du père organisent dans la famille la pulsionnalité de l'*infans*. L'enfant freudien se développe dans ces limites relativement bien délimitées où le père, aimé et redouté, doté d'une autorité incontestable, reste à distance et n'est parfois qu'une ombre souvent menaçante.

Dans les écrits de Winnicott, se dessine une famille anglo-saxonne différente, qui valorise davantage les soins donnés à l'intérieur du « *home, sweet home* », espace intérieur de la famille bien séparée de la sphère publique (Burgière, *et al.*). Les enfants, moins nombreux, sont l'objet d'un investissement

intense. C'est maintenant une famille « vue de l'intérieur » et où le rôle de la mère devient prépondérant. On a fait souvent le reproche à Winnicott de négliger le père, mais il est bien là, protecteur du foyer. Par exemple : « Quand un enfant vole un sucre, il cherche une bonne mère, la sienne, dont il a le droit de prendre la douceur [...]. Il cherche aussi son père, pourrait-on dire, qui protège sa mère des attaques qu'il dirige contre elle et qui sont associées à l'expression de son amour primitif. »

Dans ces familles, qui au demeurant perdurent, « la relation du père à l'enfant conserve un caractère indirect. Le contact n'y est jamais aussi pleinement marqué par le corps à corps comme celui qui a réuni durant la grossesse la mère et l'enfant » (Green, 1981). Dès lors que le corps du père est absent de la relation primordiale à l'enfant, sa présence ne peut advenir que par la médiation maternelle et la théorie articule cette exigence liée à cette double contrainte d'une présence hors du corps et deux approches viennent en rendre compte : la médiation maternelle et l'identification primaire au père.

Si le père intervient précocement dans la psyché de l'enfant, c'est par la médiation de la psyché maternelle, marquée par sa présence à ses côtés. « Aussi est-il nécessaire de réinsister sur l'intervention très précoce du père, car il conditionne le rôle de la mère et le détermine pour une grande part. La façon dont la mère intègre le père de l'enfant et le surmoi en général préside à sa manière d'investir l'enfant et induit ce que sera le père pour lui » (Lebovici et Soulé, 1970).

Il y a finalement une équation qui lie la distance de l'enfant avec le corps à corps avec le père à sa présence dans la psyché maternelle, où le lien avec son propre père prend une place essentielle. Et quand le corps à corps entre le père et l'enfant vient à être pris en compte, il peut, dans la construction métapsychologique, être replié sur le maternel du père : « Il faut ajouter les ébauches plus ou moins nettes de position maternelle qui se retrouvent chez tout homme et qui tendent à prendre corps au contact si particulier du nourrisson » (Favreau et Diatkine, 1960).

- Le retour du corps paternel

Le changement des modèles familiaux introduit par l'évolution sociale de ces dernières décennies, comme le travail des femmes ou le nouveau positionnement des pères, entre autres facteurs, ont amené un remaniement implicite de la place du corps du père dans la théorie des liens précoces. L'équation qui lie la relation de l'enfant au corps du père et sa présence dans la psyché maternelle, est traitée différemment. Le corps à corps père-enfant trouve d'autres articulations qui ne renvoient plus simplement à une position maternelle du père.

Pour certains auteurs, cette proximité avec le père se situe d'emblée dans une problématique de la différence : « Croire que le bébé ne puisse pas distinguer les qualités différentes des messages venant de lui (le père), voire de sentir le caractère complémentaire qu'ont de tels messages par rapport à ceux de la mère, nous paraît aberrant » (Braunschweig et Fain, 1975). Il est perçu virtuellement comme celui qui certes prive de la mère, mais aussi comme celui qui offre un plaisir corporel d'une autre nature, propose d'autres comptines (Aulagnier, 1986).

Il se dessine alors un autre paradigme : en tant que source de plaisir « d'une autre nature », le père réel est investi comme objet par l'enfant, au-delà de son implication dans la psyché maternelle et de son rôle de contenant des angoisses maternelles, « il apparaît que le père joue pour le bébé un rôle extrêmement précoce quand il se voit investi comme un objet privilégié au même titre – bien que différemment – que la mère » (Debray, 1983). Le cadre historico-structural qui rend intelligible la place de l'Œdipe, ce déjà-là, se modifie : au-delà des effets de la privation de la mère, l'enfant est confronté d'emblée à deux objets virtuellement distincts de par les expériences corporelles différentes qu'ils induisent chez l'*infans*. « La perception et donc la reconnaissance mère/non-mère et père/non-père peut être concomitante et survenir beaucoup plus tôt qu'elle n'a été habituellement décrite » (*Ibid.*)

- Entre père et mère

Dans l'introduction de *L'amour de la différence*, Catherine Chabert fait le constat qu'une certaine confusion dans la conception de l'archaïque vient d'une prise en compte insuffisante de la régression d'une part, de l'après-coup d'autre part, « ce qui conduit à noyer la différence dans l'altérité » (Chabert, 2011). « L'autre vient alors représenter ce qui n'est pas moi, l'extérieur, la personne secourable ou l'étranger, identifié comme un "non-moi" dont la part sexuelle est effacée. »

Elle pose alors une question : « Il est sûr que les références à Sandor Ferenczi et Donald Winnicott ont considérablement inspiré les prises de position en faveur du maternel : est-ce à dire qu'eux-mêmes avaient définitivement laissé le complexe paternel dans les arcanes de la psychanalyse ? »

Il y a finalement deux écueils, le Charybde d'un objet réduit à n'être qu'un non-moi et le Scylla d'un objet maternel évacuant le paternel. Ces deux points de fuite organisent certaines conceptions de la naissance du sujet.

Il est significatif que Freud évoque à deux moments cruciaux les deux parents, et non simplement la mère. Au moment de l'introduction du narcissisme, où ce sont les deux parents qui sont penchés sur le berceau, et dans

Le Moi et le Ça, dans la fameuse note sur l'identification primaire aux deux parents. Que l'on considère que ces situations premières comme prises dans une relation fusionnelle, ou déjà triangulées, il n'en reste pas moins que d'emblée le père est constitutif de la situation.

Il y a à la fois accord et divergence avec la position d'André Green, pour qui tout d'abord, il n'y a pas de relation duelle car la relation primitive inclut directement le père, mais dans les fantasmes et les pensées de la mère. Je crois nécessaire d'inclure dans cette situation la capacité de la mère à abandonner aux soins d'un autre son enfant, le plus souvent le père, à accepter que l'*infans* soit confronté à une autre expérience d'éprouvé et de contact. La référence à la notion de substitut maternel ne peut suffire. Dès le début est inscrite dans la constellation œdipienne la capacité de la mère à se séparer charnellement de son enfant pour le confier à un tiers incarné, qui ne sera pas pour elle un tiers dévoreur de l'enfant, Chronos, première figure du parricide et de l'infanticide. Cette délégation du corporel est pour moi une des figures du tiers « dans les fantasmes de la mère ». La délégation à ce tiers qui ne sait pas, aux yeux de la mère, ce que signifie être deux en un, nourrir un bébé au sein, ou sentir sa chair comme leur chair est de fait le premier renoncement à l'omnipotence et à la fusion.

- Anne et les figures du père

Écoutons Anne, mère d'une petite fille de quatre mois, parler de cette nouvelle place assignée au père de sa fille : « Je me demandais en la regardant téter mon sein, est-ce un regard qui nourrit ou un regard qui dévore ? Et je ne peux pas te l'enlever brutalement, car se serait te mettre dans une coquille rigide d'absence. Je pense à un rêve récent. Un enfant est tombé dans une rivière, je plonge, je le perds de vue tout en sachant que ses yeux se transforment, hors de ma vue, en yeux de poisson mort. Je le ressaisis enfin du regard et ses yeux se réaniment, il est sauvé. Quand je la vois, que je l'aime et que je veux qu'elle vive, il m'arrive de me voir comme une tête qui la contient, prolongée d'un corps filiforme, mais avec un sein nourricier. » Cette première thématique rejoignait les craintes d'Anne d'exposer sa fille, par son absence, à la même détresse infantile et au même effondrement qu'elle avait elle-même connue.

Au fil des associations qui suivent, un souvenir de ses premières années lui revient de nouveau. Elle rapporte la coquille vide d'absence et le corps filiforme à un corset qu'elle avait dû porter et qui l'avait contrainte à rester allongée de longues heures. Elle garde la trace en elle de l'absence de compassion de son père et d'un regard intrusif et sadique posé sur elle, avec le sentiment d'avoir perdu sa mère. « Finalement, quand je me dis que je ne dois pas

la lâcher non plus, cela renvoie bien au sentiment de lâchage par ma mère, et quand je lui dis qu'il n'y a pas lieu qu'une violence s'exerce sur elle, c'est mettre un interdit à mon père. Peut-être suis-je dans l'idée qu'il me faut la protéger de son père ? » Cette seconde thématique rejoignait la représentation d'un père violent la privant du lien à sa mère et la confrontant à des angoisses corporelles de vidage et de néantisation.

Le rêve lui apparaîtrait alors clairement comme une mise en forme du fantasme que la confrontation brutale au regard du père est l'équivalent d'une chute dont elle doit protéger son enfant. Mais l'élément nouveau de cette séance est la représentation qu'en la protégeant, elle risque d'exposer sa fille à ses propres fantasmes de dévoration, équivalent d'un assouvissement de désirs incestueux. Le trop peu du corps filiforme prend alors la forme du trop d'un corps envahi par la pulsion.

Anne reprend aussitôt ses associations et renvoie au père de son enfant : « Pourtant, quand je la vois dans les bras de son père, cela me rassure et m'apaise, je trouve qu'il s'en occupe bien, elle a l'air apaisée. Ce lien avec son père la protège de mes angoisses. » Cette nouvelle thématique dans la cure ouvrait à la conviction qu'au-delà de la relation possiblement mortifère à elle coexiste chez sa fille une relation corporelle au père, source d'autres satisfactions.

La suite de la cure dévoilera qu'à ce moment de son travail analytique, le constat de cette relation de sa fille avec son père était l'après-coup de la conviction acquise par son expérience de puéricultrice de l'existence des liens précoces au père. Cette conviction apaisera profondément les relations d'Anne avec sa petite fille, devenue pour elle moins fragile et moins en danger d'être envahie par ses projections.

- Le père et les triangulations précoces

Ce changement de perspective est conforme aux travaux récents sur la place du père : les premières études qui ont comparé l'interaction père-enfant à l'interaction mère-enfant ont porté sur les nourrissons. Il s'est avéré que les pères et les mères sont compétents pour interagir et communiquer avec leur bébé (Yogman, 1982) mais de façon différente. Les pères cherchent plutôt à exciter l'enfant alors que les mères visent davantage à le contenir. Les pères ont tendance à s'engager avec le nourrisson dans des interactions physiques et stimulantes non médiatisées par les objets, dans des jeux imprévisibles et idiosyncratiques, alors que les mères sont plus verbales et didactiques que les pères, et instaurent surtout des jeux visuels centrés sur les objets afin d'attirer et de maintenir l'attention du bébé.

Si ces études sont menées par des théoriciens de l'attachement, d'autres menées par des analystes vont dans le même sens. Abelin (1971), proche de Margaret Malher, décrivait que la relation avec le père commençait dès la phase symbiotique et jouait un rôle, au-delà de celui de contrainte et de frustration, de facilitation dans l'appréhension de la réalité. À partir de ce constat, d'un point de vue théorique, il développait le concept de triangulation précoce, comme mécanisme permettant à l'organisation mentale de passer d'un niveau de relation d'objet agie et sensori-motrice à un niveau de représentation symbolique.

Von Klitzing, Simoni et Bürgin, en 1999, dans une étude des relations triadiques précoces, estimaient que, déjà à l'âge de quatre mois, l'enfant était en mesure d'entrer dans une relation triangulée. Il constatait également une corrélation entre la capacité des deux parents d'établir eux-mêmes des relations triangulées, de nouer entre eux une relation exempte de distorsions projectives et la capacité de l'enfant à s'inscrire dans des relations triangulées. Une dimension importante de cette étude est le constat que dans des situations de séparations et de retrouvailles, les qualités de triangulation maternelle, davantage que celles du père, sont un élément structurant du dialogue avec l'enfant.

En guise de première conclusion transitoire, il apparaît que l'implication des pères dans les nouvelles familles a mis l'accent sur l'existence de triangulations précoces. Dans ces triangulations précoces, s'organisent une première différenciation entre relation au père et relation à la mère, sans dénier la prévalence du lien à la mère. La mise en œuvre de ces premières triangulations est dépendante de la qualité de la triangulation dans le fonctionnement psychique des parents.

Le refoulement transmis

- Les parents penchés sur le berceau
- La scène originaire

Dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud décrit une des scènes originaires de la psychanalyse, au même titre que le jeu de la bobine ou l'expérience de satisfaction : la rencontre inaugurale de l'enfant avec ses parents. « Il sera un grand homme à la place du père, elle épousera un prince » (Freud, 1914 c). Œdipe est assez étonnamment absent du texte, mais c'est bien pourtant de la réalisation d'un désir œdipien dont il s'agit : le héros qui donne un enfant à la mère, et la princesse qui reçoit/donne un enfant au père.

Cette absence d'Œdipe dans la constellation psychique de la naissance est la conséquence d'un double déni transitoire dans la psyché parentale. D'une

part, « les lois de la société » s'effacent devant l'enfant et avec elles la menace de castration venant limiter les possibles de son destin. D'autre part, « le déni de la sexualité infantile » ouvre la voie de l'investissement narcissique. Et si derrière l'investissement narcissique de cet enfant du couple se profile l'ombre du désir infantile œdipien des parents, c'est « la métamorphose en amour d'objet » qui vient en clore sa méconnaissance. Cette conjoncture que décrit Freud, effacement de la menace de castration projetée sur l'enfant, déni de la sexualité infantile dans la rencontre avec l'enfant et métamorphose du narcissisme en amour d'objet, n'est-elle pas constitutive de la réalisation même du désir d'enfant ?

L'organisation œdipienne du stade génital, si bien décrite par Catherine Parat, repose sur une relation hétérosexuelle avec un objet réel « qui groupe et synthétise un courant génital, un courant sentimental tendre, un courant prégénital » et un courant homosexuel qui s'est établi avec le monde extérieur, avec la réalité constituée par « l'ensemble » des autres. Ce lien avec le monde extérieur, le *socius*, que tient dans le modèle freudien de la transmission des générations le détour par la culture, repose en partie sur un contrat narcissique qui valide le couple conjugal en définissant la place de l'enfant à venir. Dans cette définition *a priori*, par cet investissement « en tant que voix future » dans le groupe social, l'enfant est décentré d'une place qui lui serait assignée par le seul lien identificatoire des parents à leurs propres parents.

Catherine Parat définit l'objet réel du choix conjugal comme ce qui n'est ni un parent œdipien, ni un substitut de ce parent. L'investissement de l'enfant, dans les limites décrites par Freud, et permettant la métamorphose en amour d'objet désexualisé est *in fine* inscrit dans la même problématique que les investissements fondateurs du couple parental. Il se doit de n'être ni un enfant œdipien, ni un substitut, malgré la sollicitation liée à la réactivation de la problématique œdipienne. L'avenir peut alors osciller entre celui d'un paradoxe destructeur ou d'une ambiguïté féconde (Racamier, 1992).

Le débat actuel sur le mariage homosexuel illustre combien l'idée même du couple suscite le désir de reconnaissance sociale, du fait des enjeux narcissiques qu'elle engage. Ne s'agit-il pas de l'exigence d'inclure comme constitutif du lien un idéal social, dans lequel les deux sujets du couple peuvent se projeter et qui définit *a priori* le préinvestissement du possible enfant à venir. Le désir du couple trouverait alors dans cette filiation imaginaire « une justification dans le registre du bien, du licite, de l'éthique » (Castoriadis-Aulagnier, 1975).

- Le destin de Sabine

Sabine est une jeune femme qui vient consulter pour une anorexie d'apparition récente. Elle a vingt-six ans et, dit-elle, elle ne va pas bien depuis son adolescence. Ce malaise est dû à l'échec, qu'elle considère comme inconsciemment provoqué, à son concours de médecine à dix-huit ans. Cette voie était en fait le destin tracé par un père qui ne la voyait que comme une enfant parfaite dont la réussite était écrite. Rapidement, dès son adolescence, Sabine percevra la fonction antidépressive de cet investissement pour son père, narcissiquement fragilisé par un parcours vécu comme un échec dont serait responsable son statut d'enfant abandonné. L'échec au concours était, pour elle, la seule forme qu'avait pu prendre le refus d'un tel projet, aliéné au narcissisme paternel et validé par sa mère. Elle avait ensuite rencontré un homme dépendant d'elle et au narcissisme fragile. Son anorexie s'était insidieusement développée avec un vécu dépressif d'insatisfaction et de frustration. C'est au décours de la rupture avec cet homme qu'elle consulte. Trois séquences mutatives, trois « enfants » du fantasme la conduiront à renoncer à ses conduites anorectiques : l'enfant perdu, l'enfant du rêve et l'enfant à venir.

Dans la première séquence, Sabine, alors que je lui faisais remarquer que ses pensées semblaient s'évanouir et disparaître dès qu'elle me parlait de ses sorties désemparées d'adolescente, repense brutalement avec honte à sa première relation sexuelle. Impulsive et sans désir, elle s'était « abandonnée » à un jeune homme dévalué. Une grossesse et une IVG s'en étaient suivies. Elle se dit alors que c'est la honte de cette IVG, ignorée d'elle-même mais actualisée dans le transfert, qui l'amène à ne plus penser. Sans doute aussi est-ce ce qui l'amène à me cacher son ventre de ses mains, me dit-elle, quand elle m'en parle. Ce qu'elle vit comme un meurtre d'enfant devient ensuite la figuration d'un processus où le ventre vide, le corps vidé de sa substance, est la punition qu'elle s'inflige pour ne pas avoir été à la hauteur des attentes de son père, sacrifiant, par là-même, sa sexualité sur l'autel de la fidélité au narcissisme paternel. C'est la révolte contre son père qui a avorté.

Deux mois plus tard, Sabine fait un rêve. Elle marche avec un enfant de cinq ans qui lui tient la main, qui lui parle et la rassure, lui disant de vivre. Il lui lâche ensuite la main et disparaît. Elle associe sur l'âge de l'enfant qui correspond au temps passé depuis son IVG, signant ainsi l'absence de travail de deuil depuis ce qu'elle vit maintenant avec douleur comme un traumatisme. Sabine associe ensuite sur un autre souvenir : lors de son IVG, sa mère, croyant la soutenir, lui avait raconté qu'elle-même avait vécu une IVG deux ans après

sa naissance. Elle n'avait pas pu garder cet enfant par « manque de moyens » pour l'élever. Sabine avait alors rapproché la dépression maternelle de cette IVG, s'interdisant ainsi d'en souffrir elle-même. La dépression maternelle lui interdisait de vivre sa tristesse.

Quelques mois plus tard, Sabine arrive en séance, alors que ses conduites de restriction alimentaires cèdent. Elle me dit : « j'ai le sentiment d'être en autogestation permanente », assimilant à la fois sa prise de poids vécue de façon ambivalente et son désir de renouer des liens en dehors de son travail à un autoengendrement, en permanence menacé d'un échec. De fait, cette représentation sera plus tard la représentation de son enfance déprimée et de son adolescence avortée, du fait de la pression du projet identificatoire narcissique du père et de la dépression maternelle. Le troisième enfant, c'est donc elle. C'est l'enfant qui cherche sans cesse et sans succès à se soustraire à la dépression familiale et à l'idéalisation paternelle.

Lorsque Sabine pourra reconstruire l'histoire de son père, elle trouvera les sources de son empêchement à l'investir sur un autre mode dans sa déception profonde de n'avoir pu être l'enfant aimé de sa propre mère. Envoyé en pension à l'âge de huit ans, alors que ses frères plus jeunes restaient avec les parents dans la ferme familiale, il avait vécu dans le regret d'une mère idéalisée et morte peu de temps après l'entrée dans sa seconde année d'internat, et dans l'absence d'un père qui aurait pu lui servir de modèle. Malgré son désir d'endosser le projet maternel de faire de lui l'intellectuel de la famille, la dépression qui l'animait l'avait conduit d'échec en échec à une situation professionnelle qui ne lui apportait guère de satisfaction. La revanche sur le sort passait par sa fille et il lui avait délégué, dès ses premiers succès scolaire en CP, le projet maternel de réussite qu'il n'avait pu mener à bien en son temps. Sabine butera très longtemps sur la culpabilité inconsciente de refuser cette délégation.

- En guise de seconde conclusion transitoire

Au-delà de l'idéalisation de l'enfant roi, il existe, dans le projet identificatoire des parents pour l'enfant, une dimension liée au contrat narcissique qui lie le couple au socius, et qui vient tempérer la part qui reviendrait aux processus d'identification à leurs propres parents, inscrits dans leur problématique œdipienne. Faute de cette articulation, le projet identificatoire peut se faire aliénant, soit dans sa dimension narcissique, telle que l'illustre la problématique de Sabine, soit dans le sens d'un empiètement du sexuel avec la menace de l'incestuel. La « métamorphose en amour d'objet » peut alors peiner à prendre la place de la levée des « lois de la société ».

- Refoulement et interprétation

- La place du refoulement

À cette scène originale de la naissance s'en oppose une autre. La tétée qui met en scène les émois érotiques de la mère dans son lien à l'enfant : « Ce n'est pas sans raison, écrit Freud, que la tétée du sein de la mère est le prototype de toute relation amoureuse. » Cette relation à valeur sexuelle est alors pour lui « la première et la plus importante de toutes ». « La mère considère l'enfant lui-même avec des sentiments provenant de sa propre vie sexuelle... le prenant de manière tout à fait nette pour substitut d'un objet sexuel à part entière. »

Mais l'opposition n'est en fait qu'apparente. Cette seconde scène décrit ce qui se cache derrière le déni de la sexualité infantile dans le texte de 1914 : « Elle tient tout ce qu'elle fait pour du "pur" amour asexuel, puisqu'elle évite pourtant soigneusement d'apporter aux organes génitaux de l'enfant plus d'excitation qu'il n'est indispensable dans les soins corporels » (Freud, 1905 d). L'arrivée de l'enfant et les soins qu'elle lui prodigue installent d'emblée chez la mère le conflit entre le retour du sexuel dans la relation à « cet autre qu'elle a elle-même été » (Laplanche, 1987) et la nécessité du refoulement de cette sexualité infantile façonnée par la réactivation de sa problématique œdipienne maternelle.

Daniel Stern, minimisant la dimension érotique refoulée du lien aux parents et tout en se défendant de vouloir réduire une structuration œdipienne précoce, met en avant la constellation maternelle, qui s'organise autour des trois discours, ceux de la mère avec sa propre mère en tant qu'enfant (Stern, 1997), avec elle-même en tant que mère et avec le bébé. La mère « abandonne son complexe d'Œdipe » et la question pour le père est : « Peut-il, lui aussi, développer une constellation maternelle ? » Si, pour Lebovici, cette nouvelle triade (mère/grand-mère/bébé) élimine le père, la question semble davantage être « comment la constellation maternelle pourrait-elle n'être pas en lien avec toute l'histoire œdipienne des parents » (Stern *et al.*, 2001), comme le souligne B. Golse

Le langage accompagne d'emblée les premières expériences de satisfaction mutuelle, ponctuant le corps à corps d'un discours dont la forme et les contenus varient au gré du refoulement maternel. « Le nourrisson vit sa relation à sa mère dans un senti du contact immédiat et dans un bain de paroles (Anzieu, 1970) et le plaisir "d'être parlé suit les chemins associatifs du plaisir de la succion" (*Ibid.*) Le plaisir que l'enfant a de parler avec sa mère vient redoubler le plaisir charnel échangé dans la tétée, les soins et les caresses. »

Mais au babil que tient la mère au contact de l'enfant en éprouvant ses émois érotiques se superpose le « discours de la puériculture » (Braunschweig et Fain, 1975) accompagnant les soins corporels. Ce discours est alors de fait un contre-investissement des émois érotiques au nom du refoulement. Le langage et ses variations sont autant d'interprétation du lien, oscillant entre rapproché et éloignement, au gré des éprouvés parentaux.

Les propositions de Piera Aulagnier vont dans le même sens mais réintroduisent la dimension du contrat narcissique inaugural. La mère, en tant que « porte-parole de l'ensemble », anticipe ce que l'enfant aura à refouler. Dans les soins corporels à cet enfant, l'interdit de l'inceste filtrera le « sexuel » des soins qui lui sont donnés, et mettra à l'écart ce que cet enfant représente pour la mère : le désir fantasmatique d'un enfant du père ou de la mère (Castoriadis-Aulagnier, 1975). C'est au nom de ce contrat narcissique que le père « aime jouer... à corriger suivant des fantasmes qui lui sont particuliers les actions venant de la mère » (Braunschweig et Fain, 1971). Cette double intervention maternelle et paternelle va dans le sens d'une structuration œdipienne précoce de l'enfant.

Le bruitage du babil, primaire et informel, source d'une indexation des phonèmes parentaux qui deviendra langage articulé, reste spécifique de la relation affective de présence et d'absence *a minima*. L'articulation du babil et du langage de la puériculture suit alors les fluctuations du refoulement parental. Elle a valeur d'interprétation latente et constitue la matrice d'une capacité ultérieure de l'enfant à interpréter.

– La préparation à comprendre

Il y a chez Freud, à côté d'une théorie de l'inscription des traces mnésiques, une conception de l'indexation des « événements de la vie », nécessaire à la « préparation à comprendre » (Freud, 1918 *b* [1914]).

L'apparition de la satisfaction hallucinatoire de désir, première activité psychique selon Freud, est un « tournant » qui n'est rendu possible que par l'aide d'une personne étrangère qui apporte la satisfaction du besoin. « L'image mnésique » reste dès lors disponible pour rétablir la première situation de satisfaction par le réinvestissement de cette trace mnésique. Par-là, s'acquiert la fonction secondaire de « se faire comprendre ». Lorsque Winnicott reprend cette expérience de satisfaction, l'aide étrangère se fait mère et l'image mnésique se fait expérience globale du lien à l'objet : « La vue, l'odeur, le goût sont emmagasinés quelque part et, après un moment, le bébé peut créer quelque chose qui ressemble au sein réel que la mère lui donne » (Winnicott, 1971), condition d'une relation vivante entre la réalité interne et externe.

En 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*, une des fonctions du pare-excitation est finalement de classer ce qui des excitations externes parvient aux « couches plus profondes » de la psyché, en fonction d'un index des processus psychiques internes édifié sur les sensations de plaisir et de déplaisir. Les expériences de satisfaction ou de déplaisir liées aux premières rencontres avec l'objet externe, de par la créativité qu'il entraîne chez l'*infans*, sont donc, en tant que processus internes, indexées. Mais quel serait l'intérêt de cette indexation ?

En 1914, dans les deux dernières pages de *L'Homme aux loups*, Freud pose deux hypothèses concernant le complexe d'Œdipe et ses limites. Le complexe d'Œdipe, au même titre que les fantasmes originaires, « assure la mise en place des impressions de la vie ». Mais cette classification des impressions de la vie ne se fait pas en fonction des expériences vécues, mais en fonction du schème phylogénétique qui remporte la victoire sur les expériences vécues en cas d'écart significatif entre les deux. L'exemple que Freud met en avant, le père qui menace la sexualité infantile, illustre que les expériences vécues dont il s'agit là sont relatives à l'éclosion du complexe d'Œdipe. Il apparaît heuristique de rapprocher l'indexation évoquée dans *Au-delà du principe de plaisir* au schème décrit ici. Il y aurait donc une classification des expériences vécues plus tardives en fonction des expériences vécues précoces.

L'autre hypothèse proposée par Freud est l'existence d'un « savoir difficilement déterminable », d'une « préparation à comprendre », qu'il rapporte dans le paragraphe suivant au noyau de l'inconscient. Il y a donc une « activité d'esprit primitive » agissante et préparant à comprendre ce qui adviendra au temps de l'Œdipe secondaire. Les expériences vécues précoces seraient constitutives de ce noyau et c'est au fantasme que revient la tâche de combler, le moment venu, l'écart potentiel entre ce noyau primitif et les expériences vécues plus tardives.

Cette activité primitive liée à l'Œdipe parental et précurseur du complexe m'apparaît en lien avec ce que Freud esquisse dans « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes ». Pour la petite fille, le complexe d'Œdipe a une longue préhistoire et est, dans une certaine mesure, une formation secondaire (Freud, 1925 j). À propos du garçon, il pense qu'il peut y avoir des stades préliminaires très divers conduisant à la même situation terminale.

– Histoire de Clément

Clément est un petit garçon de six mois lors de notre première rencontre. Ses parents viennent en consultation « parce qu'il ne dort pas depuis sa naissance ». Clément n'a jamais fait ses nuits, disent-ils, ne s'endormant exténué

que dans les bras de ses parents, et se réveillant dès qu'ils le déposent dans son lit. Effectivement, Clément lutte contre le sommeil, hypertonique, dans un état d'excitation que les deux parents ne peuvent contenir. Pourtant, c'est un bébé agréable, bien dans le contact, cherchant à entrer en relation. Rapidement, la maman s'effondre, dans un sentiment d'impuissance et les premiers mots pour parler d'elle seront l'expression d'une dévalorisation profonde de ses capacités maternelles. Elle est une mauvaise mère pour ce petit garçon. Le père lui-même ne peut rien dire de cette situation traumatique qu'il partage avec sa femme, essayant de la soutenir au mieux. Et Clément passe de bras en bras au rythme de l'épuisement de l'un et de l'autre.

Alerté par la tonalité de « ce petit garçon » dans le discours de la mère, je lui propose de me parler de la naissance de son bébé, de « son petit garçon ». Elle associe d'emblée sur la conviction qui l'a envahie à la naissance de Clément. Elle a su qu'elle ne pourrait pas s'en occuper lorsqu'elle a appris que c'était un garçon. Elle n'y avait pas pensé, dit-elle, c'était *a priori* une fille.

Je propose au papa de Clément de s'occuper de Clément et de le garder, même s'il pleure ou crie, pour que sa femme puisse me parler de cette fille attendue, convaincu d'une dimension phobique dans le contact entre la maman et Clément. Omettant ma proposition, elle me parle de sa sœur, née alors qu'elle avait elle-même quinze ans. Elle avait contre-investi la rage de cette grossesse et de cette naissance dans un fantasme de rapt et d'appropriation qui l'amenait à s'occuper en permanence de cette jeune sœur, avec la bienveillante complicité de sa mère, dit-elle. Et pourtant, malgré cela, elle vivait dans la peur de lui faire du mal malgré elle.

En réponse à une sollicitation de ma part, la maman ajoute que le motif de sa rage était, pour une part, son incompréhension de voir sa mère accepter de faire un enfant avec un père décrit comme violent. En « raptant » l'enfant, il s'agissait finalement d'annuler la confrontation traumatique à la scène primitive. Dans le silence qui suit le retour de ce souvenir, la maman regarde Clément dans les bras de son père. « Je me rends compte que je ne pense jamais à lui, je veux dire que je pense que j'arrive à m'occuper de lui, mais sans penser vraiment à lui, sans lui parler. Ça me fait drôle de m'en rendre compte. » Elle accompagne ses propos d'un geste affectueux à son égard, en rupture avec la brusquerie de leurs interactions précédentes, et Clément suspend son activité et la regarde. Elle tendra les bras vers lui quelques instants plus tard. Se mettra alors spontanément en place, dans leur relation, cette oscillation des deux registres du langage évoqués plus haut.

La séance suivante, la maman me dit que son fils dort beaucoup mieux, et fait même une partie de ses nuits. « On arrive à le laisser pleurer un peu », dit-elle. Mais surtout, dit-elle, elle lui parle. Et elle a vu que Clément aime

jouer avec son père. À la fin de cette séance où Clément joue beaucoup plus calmement, il finit par s'endormir dans les bras de sa mère qui le regarde silencieusement. Lorsque je lui demande à quoi elle pense, elle répond : « Je me dis qu'il rêve, je n'y avais jamais pensé. » Trois semaines plus tard, Clément prend un objet sur la table et voyant l'usage qu'il en fait, la maman regarde le père et lui dit avec plaisir et fierté, « c'est vraiment un garçon ». Il n'est plus alors question des troubles du sommeil de Clément, mais des préoccupations éducatives de sa maman, qui se réinvestit en tant que mère suffisamment bonne.

Dans cette brève séquence, l'évocation spontanée de l'identification aliénante à la sœur de la mère, investie à la fois comme rivale haïe qu'il fallait protéger de sa haine, et comme enfant volée à sa mère, permet une reprise du dialogue avec Clément. Ceci laissait présager, au-delà des effets de la rencontre traumatique avec la naissance de sa sœur en pleine adolescence, des capacités de fonctionnement préconscient satisfaisantes.

- La violence dans l'anticipation

- Modalités de l'anticipation

Après la rencontre avec l'enfant, après l'enfant au sein, un autre temps nous occupera, le temps de l'attente de la venue de l'enfant, qui n'apparaît dans l'œuvre freudienne qu'essentiellement du point de vue de l'enfant, en attente d'un rival. Choisir d'aborder le temps de l'attente pour finir cette partie de mon propos pourrait paraître singulier. Sans doute la démarche est-elle liée au fait que la grossesse partagée par le père et la mère vient éclairer après-coup leur lien à l'enfant dont il est ici question. Je n'en soulignerai que trois aspects. Le vécu du corps de la mère, l'idéalisation de l'enfant et le rapport aux parents œdipiens. À ces trois aspects répondent autant de possibilités d'une violence anticipée sur l'enfant à venir : violence de l'empiètement par les éprouvés maternels, violence des projections narcissiques parentales et violence inhérente au désir de mort que son attente réveille.

Comme l'écrit Chantal Lechartier-Atlan, dans son étude sur « La grossesse, mère de toutes les séparations » (2001), la grossesse est pour la mère un travail de prise de possession interne d'elle-même nécessitant une mise en représentation psychique des éprouvés corporels nouveaux, associée au remaniement de l'espace psychique interne. Il s'agit, comme l'évoque Florence Guignard (1999), d'une « figuration de l'invisible ». Cette mise en représentation passe par un remaniement de « tous les modes d'investissement prégénitaux des différentes zones érogènes ». Cette « crise » qui s'organise dans le

lien intime entre la mère et l'enfant qu'elle porte, éclaire une des remarques de Freud concernant le temps de la rencontre avec le corps de l'enfant : le nécessaire déni de la sexualité infantile pour éviter un empiètement psychique de l'enfant, envers de l'empiètement par le narcissisme parental.

Le deuxième point concerne l'idéalisation de l'enfant. Le temps de l'attente est le temps de l'idéalisation et d'un dialogue qui se construit avec cet enfant idéalisé à venir, que ce soit pour la mère ou pour le père. Et comme le développe Piera Aulagnier (Castoriadis-Aulagnier, 1975), ce discours est projeté après-coup sur le corps de l'*infans*. « À ce corps, soigné, dorloté, nourri, la mère demande de confirmer son identité » avec le discours qui lui préexiste. La « métamorphose » en amour d'objet dont parle Freud est *in fine* la transformation d'un discours projeté en un discours où la réponse de l'*infans*, fonction de ses éprouvés propres, prendra toute sa place, et où pourra se structurer l'expérience de satisfaction.

Le troisième point est le remaniement de la relation aux parents œdipiens. Le temps de cette attente de l'enfant remet en tension le vœu œdipien de mort du rival et à la fois y trouve une solution dans l'inscription de cette mort dans la succession des générations. En s'octroyant le droit d'exercer désormais la même fonction (*Ibid.*), en s'appropriant cette fonction maternelle ou paternelle, le sujet accepte qu'après la mort du rival, « c'est... lui-même qui devra payer de sa mort le droit à la vie des autres ». C'est bien le sens de l'adage populaire : une vie pour une vie.

– Les désirs de meurtre de Mathilde et de Pierre

Mathilde est enceinte de son premier enfant et me raconte un rêve. Ce rêve suit une séance où elle avait évoqué le souvenir oublié d'un désir de se marier avec son père, l'exposant ainsi à la violence meurtrière de sa mère. Cette mère avait en effet, alors qu'elle était en voiture avec elle, à l'âge de douze ans, essayé d'écraser en montant sur le trottoir la maîtresse de son père, accompagnant cette tentative d'un discours de haine et de violence meurtrière. « Je suis près d'un volcan en éruption, dit-elle. J'étais avec ma mère et un enfant. Je sentais que nous n'allions pas nous en sortir. Je grimpe dans la forêt sur les pentes du volcan. Je vois une grande bâtisse. Nous entrons, je ferme la porte et nous entendons la lave dévaler la montagne au-dessus de notre tête. On s'en est sorti. Je suis très émue en en parlant, j'ai la gorge serrée. Je me suis réveillée en sursaut, avec le sentiment d'un rêve très violent et très réaliste, dont les images m'ont habitée toute la journée. » Pour Mathilde, la violence du volcan, c'est la guerre, peut-être la guerre espagnole. C'est elle l'enfant du rêve, et c'est aussi sa

mère, née pendant la guerre du mariage irreprésentable pour la famille d'une grand-mère républicaine et d'un grand-père franquiste. Sa grand-mère aimait la mère de Mathilde d'un amour impossible et fusionnel opposé à la haine qu'elle soit la fille d'un père rejeté. « Ma mère aimait et détestait à la fois sa mère, comme j'aime et je déteste ma mère pour sa violence. » Mathilde conclut en disant : « Gérer la situation et sauver l'enfant, moi et ma mère à la fois, c'est me réconcilier avec elle, c'est sauver mon amour pour elle tout en pouvant être mère. Le bouleversement dans mon rêve, c'est cela. » Au-delà du dialogue interne avec sa mère dont témoigne ce rêve, Mathilde reconnaît, dans le volcan, la figuration de la relation passionnée et ambivalente de mère à fille dans sa famille. Sauver sa mère avait paradoxalement pour elle valeur d'accepter son ambivalence et l'idée de sa mort, au-delà des vœux liés à la passion meurtrière, comme simple finitude de la vie.

Pierre arrive troublé en séance. Il veut me parler d'un tableau qu'il a acheté pendant la grossesse de sa compagne. « Hier, en écoutant une collègue de travail parler de sa dernière échographie, j'ai été saisi en me rendant compte que j'avais acheté ce tableau après avoir accompagné ma compagne à la première échographie, comme une impulsion. Le plus troublant, c'est de percevoir qu'il ressemblait au cliché qui avait été pris. » Une « envie » de grossesse lui avait fait garder depuis ce tableau sous son regard dans son lieu de travail, dans un mouvement d'identification à sa compagne, proche du bébé à venir. Puis, c'est le souvenir de sa mère enceinte et la rivalité pour son père dans une thématique œdipienne classique. Mais alors qu'il raconte combien il fait attention de ne pas abîmer ce tableau, surgit en lui le souvenir plus vague de sa mère en pleurs. Revenant la séance suivante sur ce surgissement, il me raconte sa conviction que ce souvenir est la trace des IVG maternelles qui auraient été pratiquées par le père. L'achat impulsif prend alors pour lui un troisième sens : en veillant, en tant qu'adulte, sur ce tableau, il se préserve d'être tué, en tant que fœtus par son père dans l'utérus maternel qui le porte. Les enjeux identificatoires au père infanticide, qui ne lui échapperont pas, nous occuperont quelques séances dans une oscillation entre fantasme de parricide et fantasme d'infanticide.

Conclusion

Le modèle de la transmission entre les générations que nous propose Freud après 1920 est un modèle ouvert. Si le complexe d'Œdipe reste l'organisateur central de la vie psychique, il existe une variable, « la masse intimement liée ». Qu'est-ce que l'intimité dont parle ici Freud ? Quels sont les groupes sociaux qui permettent que cette intimité soit structurante pour la psyché ? On retrouve

là nombre de questions soulevées par l'évolution actuelle des modes de parentalité et de procréation.

En prenant comme point de départ la variable que constitue dans les familles la relation de l'*infans* au corps du père, il apparaît que l'enfant s'inscrit très précocement dans des relations triangulaires avec l'investissement de deux objets. Il y a de fait l'investissement immédiat et direct d'un second objet, même si la relation à la mère reste prévalente.

Ce double investissement est pris dès son origine dans le destin du refoulement et de la problématique œdipienne des deux parents. Le nouage des deux se fait d'un côté par la médiation des affects portés par l'articulation des soins corporels et des variations du langage qui les accompagnent, d'un autre côté par l'entremise du projet identificatoire pour l'enfant issu de la mise en perspective de l'histoire œdipienne des parents et du contrat narcissique qui les lie au *socius* en tant que couple parent d'un enfant.

L'ensemble de ces processus conduit de la problématique œdipienne parentale à un « savoir difficilement déterminable » chez l'enfant, matrice signifiante virtuelle qui révélera sa nature œdipienne dans l'après-coup du complexe d'Œdipe. Il y a de fait inscription dans la psyché de l'enfant d'une préconception de l'Œdipe, dans le sens où elle a la capacité d'orienter l'enfant vers certaines réalisations à qualité œdipienne, à exercer une attraction vers l'Œdipe.

Identification et investissement d'objet

Introduction

Lorsque Freud se penche sur la métapsychologie du complexe d'Œdipe, il évoque à deux reprises l'identification primaire et l'investissement d'objet, comme un préalable au complexe d'Œdipe, comme en étant finalement le fondement. L'enfant « montre donc alors deux liaisons psychologiquement distinctes, envers la mère un investissement d'objet tout uniment sexuel, envers le père une identification à un modèle. Les deux subsistent un temps côte à côte sans s'influencer ni se perturber réciproquement. Par suite de l'unification, irrésistible dans sa progression, de la vie d'âme, elles finissent par se rencontrer et du fait de cette confluence naît le complexe d'Œdipe normal » Freud (1921 c). En qualifiant cette unification comme irrésistible, Freud procède comme pour ce qui concerne les messages de castration et la dépendance infantile. Les deux modes d'investissement de l'objet vont de soi et sont une condition *sine qua non* du complexe d'Œdipe secondaire.

Le procès de l'Œdipe peut être abordé comme une longue transformation du couple processuel identification/investissement. Ce cheminement mène de la mise en perspective de l'identification primaire et de l'investissement sexuel de l'objet au déclin de l'Œdipe avec l'instauration du surmoi par l'identification au surmoi parental et la renonciation à l'investissement érotique des parents pour investir d'autres objets. Le couple identification/investissement d'objet est au point de départ et au point d'arrivée de tout ce parcours. « La problématique identificatoire est primaire et joue un rôle central dans la constitution du moi, de l'appareil psychique » (Donnet, 1995).

Mais Freud hésite. La mise en perspective des deux références de 1921 et 1923 laisse entendre la nature de ses doutes : s'agit-il d'une identification primaire au père ou aux parents ? L'identification précède-t-elle l'investissement d'objet ou est-elle concomitante ? Que dire de cette rencontre entre identification et investissement d'objet ? L'identification au père est-elle ambivalente dès le départ ? Quel sens donner à l'opposition de nature entre « s'emparer par identification » et « choix d'objet par étayage, dans laquelle l'identification est clairement renvoyée à l'emprise » ?

Identification primaire au père ou à la mère ?

En s'étayant sur l'hésitation de Freud, de nombreux auteurs renvoient à une identification primaire à la mère. Ces approches inscrivent le père dans une intervention seconde par la médiation de la psyché maternelle. Conrad Stein (1962) décrit la prise du sujet naissant dans l'assouvissement et le non-assouvissement du désir de la mère primaire. Il fait de cette triangulation première la structure œdipienne de l'inconscient, mais également la représentation constitutive de l'identification primaire. Piera Aulagnier (1986) décrit la dialectique de l'identification primaire comme sous-tendue par la formule en deux séquences : « la mère désire que l'*infans* demande » et « l'*infans* demande que la mère désire ». Gilbert Diatkine pense qu'il est possible de conserver la formule freudienne, « si l'on admet que le père de la préhistoire primitive est un objet interne de la mère, désigné à l'enfant comme l'idéal qu'il doit atteindre » (Diatkine, 1999). L'objet interne renvoie là, entre autres, aux pères qui « ont contribué à donner naissance à l'enfant ». Denys Ribas aborde l'identification primaire à la mère « comme introjection de [la] capacité d'intrication pulsionnelle [de la mère] donnant accès à la vie psychique et à son organisation » (2002).

Ces conceptions ont certes en commun de se référer implicitement à la mère comme « dispensatrice de vie, d'amour, ce qui symbolise la fonction

maternelle, en devient l'emblème le plus précieux » (Aulagnier, 1986). Mais elles impriment en creux une triangulation première implicite en se référant au désir maternel. Elles font également ressortir la nécessité d'une dimension autre que celle de la satisfaction ou de la recherche de satisfaction du côté de l'*infans*. Il y a une nécessaire complémentarité de l'identification à l'autre et de l'identification par l'autre à laquelle renvoie l'identification primaire (Donnet, 1995).

L'existence de cette identification primaire directe, immédiate et précoce, suscite une autre remarque. Si l'identification primaire au père est « théoriquement » héritée de l'incorporation orale du père mort de *Totem et Tabou*, Freud la distingue nettement de l'investissement sexuel, médiatisé par l'étayage sur le besoin. En l'opposant ainsi d'emblée au sexuel, « il apparaît que le rapport de l'identification primaire et du système pulsionnel fait problème » (*Ibid.*) Comme le souligne Federn, il est nécessaire de se demander « jusqu'où et à quel point les processus mentaux sont parallèles à des processus corporels ». Y a-t-il un modèle fonctionnel corporel qui viendrait sous-tendre cette identification primaire ? Il y a sous-jacente une problématique de l'articulation du corps et de la psyché propre à l'identification primaire.

Le positionnement de l'identification à un « pôle antisexuel, (antipulsionnel ? [*Ibid.*]) » rejoint un des attendus essentiels de la problématique identificatoire dans son ensemble, notamment pour ce qui concerne l'instauration du surmoi et le déclin du complexe d'Œdipe. Il s'agit de la déssexualisation et de sa fonction de transposition vers d'autres destins pulsionnels et d'autres objets.

Le pôle imitatif de l'identification primaire

Les travaux sur l'imitation chez l'enfant me semblent une voie utile et éclairante pour aborder cette question. Les apports des analystes sur l'imitation depuis Ferenczi sont, de mon point de vue, congruents avec ces travaux.

• Une dimension imitative de l'identification primaire

En 1932, dans un commentaire sur l'identification primaire décrite par Freud, Ferenczi évoque « un état dans lequel tout acte d'autoprotection et de défense est exclu, où toute influence extérieure reste à l'état impression, sans contre-investissement de l'intérieur ». Il s'agit pour lui d'une période de mimétisme pur (Ferenczi, 1985). Ce « principe » met un terme à la situation de déplaisir, « non par une modification du monde environnant, mais par une

adaptation immédiate de soi-même au milieu ». Il place ainsi *ipso facto* l'identification primaire du côté du principe de réalité.

Quelques années plus tard, en 1945, Fenichel associe perception primaire et identification primaire. Il met en perspective l'imitation de ce qui est perçu, qu'il décrit comme une des premières tentatives du moi pour maîtriser des excitations intenses avec le « prendre dans la bouche ou cracher-au dehors » comme fondement de toute perception. Il tire la conclusion de ce rapprochement que « le concept d'une identification primaire indique qu'en fait, « mettre dans la bouche » et « imiter afin de percevoir » sont une seule et même chose et représentent « la toute première relation objet » (Fenichel, 1974). Dans cette déconstruction de l'identification primaire, le versant imitatif est, comme le laisse également entendre Ferenczi, du côté de la maîtrise de l'excitation.

Édith Jacobson se situe dans cette ligne d'articulation entre perception et imitation. Dans *Le soi et le monde objectal*, elle évoque le lien entre l'imitation et ce qu'elle appelle des identifications affectives primitives. Se référant à Fenichel, elle décrit, à côté des fantasmes de fusion avec l'objet d'amour, « un autre type d'identification primitive, plus actif, qui se forme à partir des efforts de l'enfant pour imiter les objets d'amour ». *L'infans* imite et répond aux gestes, à la voix de la mère ou à d'autres manifestations affectives. « Il est permis de penser, écrit-elle, que ce rapport est à la base des imitations par l'enfant des manifestations émotionnelles des parents, et que de précoces identifications affectomotrices entre mère et enfant permettent des premières imitations des activités fonctionnelles parentales » (Jacobson, 1975).

Dans cette lignée, de Ferenczi à Jacobson, se dégage progressivement un pôle imitatif de l'identification primaire, dans une logique d'appropriation ou de maîtrise de la réalité, qui sera poursuivi, à partir des travaux princeps de Gaddini sur l'imitation.

- Entre dimension imitative et registre psycho-oral

Gaddini (1969) soutient que l'identification présuppose habituellement non seulement des introjections, mais aussi des imitations. Il suppose que l'imitation est un élément essentiel de la structure de l'identification qui exprime une disposition fondamentale à l'égard de l'objet. Originellement, l'imitation semble rattachée à la perception. Le nourrisson perçoit d'abord en modifiant son propre corps en réponse à un stimulus. Dans un second temps, ce modèle biologique, « imiter pour percevoir », se change en un modèle psychique parallèle, « imiter pour être », constitutif d'une imitation psychique primordiale. Aux fantasmes de fusion liés à ce processus imitatif,

il oppose les fantasmes de fusion par incorporation orale. Le processus d'identification serait finalement la réunion d'imitations et d'introjections, d'abord fragmentaires puis progressivement intégrées. Il s'écarte par la suite de la position de Fenichel ; soutenant que le « imiter pour percevoir » et le « mettre dans la bouche » sont deux modèles et deux façons distinctes de se situer à l'égard de l'objet.

Dans cette même optique qui vise à distinguer ce qui revient à l'imitation et à l'incorporation, Amati-Melher, à partir des travaux de Gaddini, a décrit un domaine archaïque lié aux expériences précoces qui, à travers le contact sensoriel, permet l'illusion d'« être l'objet », au service d'un fonctionnement non conflictuel, omnipotent, fusionnel. Ce domaine inclut des processus d'imitation. Elle oppose cette illusion au domaine psycho oral coexistant qui est lié au désir d'avoir l'objet et qui peut être introjecté à travers une relation soi-objet, investi pulsionnellement.

Paul Denis (1997), dans un commentaire sur l'article de Gaddini, retient l'existence de deux courants, imitatif et introjectif, qu'il rattache pour l'imitation au formant d'emprise de la pulsion, et à l'ensemble satisfaction-représentation pour l'introjection. Ceci m'apparaît tout à fait en accord avec la définition freudienne de l'identification primaire dont je soulignais la dimension d'emprise.

- Les travaux récents sur l'imitation

Cette distinction entre les deux courants, en dégageant le pôle imitatif de l'identification primaire de la dimension de la satisfaction médiatisée par une réponse de l'objet aux besoins de l'enfant dont le paradigme est la satisfaction orale, trouve un écho dans les travaux récents sur l'imitation, chez le nouveau-né.

Dans le développement du nouveau-né, la préférence néonatale pour les stimuli humains est maintenant reconnue et fait l'objet de nombreuses études. Nous pouvons retenir en tant qu'analyste que les imitations néonatales ne s'effectuent qu'en présence d'un visage humain et qu'il existe chez le nourrisson un certain nombre de processus qui vont conduire à la prise en compte de l'intentionnalité de l'objet. Dans un travail sur le développement de l'intentionnalité, Jacqueline Nadel défend l'idée que l'imitation remplit la fonction « d'une matrice évolutive où se coordonnent les capacités sociales. L'imitation, tout au long du premier développement a toutes les propriétés pour jouer transitoirement mais efficacement un rôle matrice de chef d'orchestre coordonnant les différents processus qui tous concourent à la fondation de comprendre l'autre comme intentionnel ».

- D'un autre modèle d'étayage

Au même titre que la caresse d'une joue amène le nouveau-né à tourner aussitôt vers la main qui l'effleure, ses lèvres en cherchant quelque chose à sucer, soubassement de l'investissement sexuel de l'objet sur la base de l'étayage sur le besoin, l'identification primaire, dans son soubassement imitatif, me semble reposer sur le modèle neurophysiologique de l'investissement du visage en mouvement. Cet investissement ouvre l'*infans* au monde de l'intentionnalité spécifique de l'être humain. Ce double investissement participe de la construction de l'image du corps, en tant qu'il intègre dans son procès les deux modes de relations à l'objet. Les travaux de Geneviève Haag sur la construction de l'image du corps vont dans ce sens. Elle évoque ainsi les premières formes qui se construisent « à partir d'images motrices [qu'elle appelle] boucles de retour, semblant représenter l'élan pulsionnel et/ou émotionnel, son rebond au fond de la tête de l'objet à travers le regard/attention avec retour vers un noyau d'attache central formant ainsi une structure radiaire » (Haag, 2004).

Le fonctionnement psychique de l'*infans* est ainsi inscrit entre l'investissement du sein maternel, source de satisfaction, et l'identification primaire à l'objet ; l'intrication des deux investissements étant à l'origine d'un sentiment d'être. Cette conception m'apparaît de l'ordre de ce que décrit Winnicott à propos de la continuité d'existence du bébé, « on me renvoie (comme un visage vu dans un miroir) l'évidence dont j'ai besoin : celle d'être reconnu comme un être vivant ». Ceci rejoint la conception de la psyché, telle qu'elle est proposée par Piera Aulagnier : « Psyché ne connaît ni la faim, ni l'aliment, ni le besoin, mais elle se sert de ces entités pour formuler sa demande qui est dès l'origine, une demande de libido, une demande de désir » (Aulagnier, 1986). Cette demande est l'expression et l'effet de l'intrication des deux courants d'investissement de l'objet décrits par Freud.

Cette hypothèse me semble pouvoir répondre à la question posée par Federn. C'est un modèle fonctionnel neurophysiologique qui sous-tend et étaye le processus psychique de l'identification primaire, au même titre que le modèle oro-introjectif sous-tend l'investissement libidinal. De ce point de vue, une fonction neurophysiologique peut sans doute, au même titre qu'une autre modalité de fonctionnement du corps, venir étayer le fonctionnement psychique. Le caractère direct d'immédiateté et de précocité que Freud accorde à l'identification primaire et qui la spécifie va dans ce sens.

- Conclusion

Il s'agit bien sûr d'un modèle asymptotique et la remarque de Freud sur l'unification irrésistible de la vie psychique laisse entendre clairement que

l'intrication des deux processus est présente d'emblée. L'identification au père, renvoyant à l'identification au père de la préhistoire ouvrant à la culture, est finalement de l'ordre de l'identification de l'*infans* à ce qui spécifie l'humain, à un sentiment d'appartenance. Cette conception est conciliable avec l'identification primaire à la mère, en tant qu'elle renvoie essentiellement à sa dimension d'humanité, davantage qu'à son rôle d'objet venant satisfaire le besoin.

Conclusion

Au regard de la problématique œdipienne, l'environnement propose une matrice signifiante à l'enfant qui en dispose en fonction de ses capacités propres d'intrication des liens premiers à ses objets. La capacité propre à l'*infans* de s'étayer sur le lien d'identification primaire pour investir l'autre incarné de la mère, est essentiel. Il lui permet de faire de cet investissement, par intrication avec le courant sexuel, la source d'un plaisir et d'un éprouvé d'une autre nature. C'est, je crois, ce que souligne justement Fain et Braunsweig ou encore Piera Aulagnier. Le désinvestissement maternel n'engage sur la route de l'Œdipe que sur le fonds d'une qualité suffisante de l'identification primaire, support d'une désaliénation au corps de la mère.

Avec ces détours par « l'épreuve œdipienne de la parentalité » et par la mise en perspective de l'identification primaire et l'investissement sexuel de l'objet, nous en arrivons à une « équation œdipienne » à quatre variables. Il y a d'une part un investissement précoce de deux objets par l'*infans* et la mise en place d'un refoulement transmis par les objets. Il y a d'autre part une mise en perspective de deux processus, l'identification primaire et l'investissement sexuel de l'objet. L'ensemble de cette constellation psychique constitue une préconception de l'Œdipe, dans le sens bionien du terme. La prise en compte du tiers comme obstacle en permettra la réalisation après-coup. Elle orientera le destin de l'enfant vers une « réalisation » du complexe d'Œdipe par une inflexion du cours des événements psychiques dans le sens de la triangulation. Ces modalités colorent et encadrent la dépendance infantile, les messages de castration et les interprétations du vécu sexuel précoce de l'enfant.

Je reviens là à mon point de départ : le complexe d'Œdipe est dépendant dans sa forme de ce qui s'inscrit des premiers liens avec ses objets, déjà inscrits dans la virtualité d'une relation triangulaire.

CHARLES

Je vais évoquer l'histoire analytique de Charles. Après en avoir rapporté les deux premiers entretiens, je centrerai mon propos sur le mouvement de la cure où seront ressaisis les enjeux pour lui de représentations corporelles chargées d'angoisse, longue élaboration nécessaire pour retrouver la représentation d'une continuité psychique permettant d'ouvrir à une inscription dans une problématique plus œdipienne.

Les premiers entretiens

Charles a vingt-six ans. C'est un jeune homme en apparence discret, inhibé, qui m'apparaît sympathique dès nos premiers échanges. Il poursuit des études supérieures en doctorat de biologie. Il occupe des fonctions d'enseignement à l'université. C'est la seconde fois qu'il rencontre un psy, me dit-il.

Il me parle d'abord longuement de ses inhibitions, tant sur le plan du travail que sur le plan relationnel. Toute tâche est difficile, voire douloureuse, même si elles peuvent être au bout du compte source de satisfaction et de plaisir. Il me raconte ensuite un épisode de panique qui l'a sidéré sur son lieu de travail. Il est longuement resté paralysé de peur, assis à son bureau, incapable de toute initiative et envahi d'un sentiment d'étrangeté et de déréliction. Cette prostration cédera quand un ses collègues entrera dans son bureau et le prendra amicalement en charge. Cet épisode inquiétera ses collègues au point qu'ils lui conseilleront de prendre rendez-vous avec un psychiatre. Le praticien qu'il rencontre alors évoque le diagnostic de schizophrénie tant sont présentes ses angoisses corporelles et les éléments de dépersonnalisation. Cette annonce d'un diagnostic si grave l'angoisse, mais sans le désarçonner, presque sans même l'étonner, tout en ayant la conviction qu'il ne s'agit pas de cela. Il déclinera la proposition d'une hospitalisation en milieu psychiatrique mais acceptera une rencontre avec un analyste. Dans les dix jours qui suivront cette première consultation avec un psychiatre, Charles retrouvera son équilibre antérieur.

Cette panique est advenue au moment où il vivait douloureusement une rupture affective. Il décrit avec précision son vécu corporel au moment de cette crise : « Je n'habitais plus mon corps. Mais en dehors de ce moment aigu qui m'angoisse encore, je ressens, me dit-il, un malaise corporel constant, des tensions, un mal-être physique que je connais depuis toujours. » Il précisera que, de fait, des épisodes aigus sont toujours intriqués à des moments de séparation.

Son discours est ponctué de ruptures et d'envahissements par l'affect, de discontinuités entre le dire et le donner à voir, autant d'indices témoignant des difficultés de symbolisation et des apories dans l'intégration corps/psyché. C'est d'un corps souffrant de la séparation dont il ne cesse de me parler, tant par ses mots que par sa mimique et ses gestes.

Malgré cela, il est bien inscrit dans une vie sociale et professionnelle qui lui apporte de nombreuses satisfactions. Il est le troisième d'une fratrie de cinq enfants. Ses parents tenaient un commerce dans une petite ville de Bretagne : un père travaillant beaucoup et une mère souffrante dont il avait été le confident trop proche, qui lui décrivait les injustices dont elle était toujours l'objet et sa haine des hommes. Elle l'avait quelques années habillé comme une fille, dit-il. Au moment de l'adolescence, il s'était égayé sur sa passion pour le sport, pour quitter la famille et être admis dans un établissement sport étude. Finalement, c'est dans son corps qu'il souffre de sa mère, c'est par son corps qu'il s'en sépare.

Il avait vécu quelques années avec une jeune femme qu'il aimait profondément et pense avec le recul qu'il a tout fait pour faire échouer cette relation. Il était convaincu de n'être aimé que par défaut. Enfin, en fin d'entretien, il se dit inquiet de sa consommation d'alcool, d'autant que c'est un problème pour plusieurs membres de sa famille proche. C'est toujours avec le même groupe d'amis qu'il s'enivre. « Nos soirées se terminent toujours dans l'ivresse. »

Si le premier entretien est centré sur sa souffrance psychique, le second est d'emblée, sans que je le sollicite, organisé par le récit de son histoire et de ses investissements. À la fin du second entretien, il me confirme son souhait d'entamer une analyse.

Le temps de l'égayage sur l'image du corps

Un fantasme d'être coupé en deux

Très régulier à ses séances, Charles associe relativement aisément. Durant les deux premières années, il reprend l'histoire de sa vie, investissant le travail analytique. C'est au début de la troisième année, au retour de courtes vacances, qu'il revient sur sa première crise d'angoisse, puis évoque brutalement le fantasme d'être coupé en deux sur le divan dans le sens de la longueur, les deux moitiés séparées de son corps ne tenant plus que par la colonne vertébrale. Malgré son angoisse, il me décrit son sentiment de démembrement. « Je me regarde, me dit-il, le corps coupé en deux et sanguinolent, avec un sentiment de stupeur. » Il ne peut rien en dire de plus.

Sans doute cette représentation angoissante est-elle l'effet de la séparation des vacances et une interprétation soulignant la dimension transférentielle de cette angoisse eut-elle été pertinente. Mais je choisis de lui dire que la séparation qu'il ressentait ici dans son corps me rappelait que sa première crise d'angoisse paralysante avait trait à une autre séparation, celle d'avec une amie dont il était profondément amoureux.

Il s'apaise et se remémore un souvenir traumatique. Alors qu'il savait à peine marcher, me dit-il, il accompagne son père qui rend visite à un de ses amis paysans. Il se souvient avoir été brutalement confronté à une carcasse de ce qu'il pensait après-coup être un cheval coupé, suspendu par des crocs de boucher aux poutres de la grange où ils venaient d'entrer. Son association me ramène en mémoire qu'à l'occasion de la séparation à l'origine de sa demande, il m'avait raconté, comme une simple incidence dans son discours, qu'il avait eu le fantasme de se castrer lui-même pour contourner l'angoisse que suscitaient en lui les refus de relations sexuelles de sa compagne.

Dans ma compréhension du matériel, ce qui a alors retenu mon attention, c'est la vivacité des images dont il parlait, la crudité de la représentation et sa soudaineté, tout autant que l'absence de scénarisation apparente. S'agissait-il alors de l'expression d'une figuration en urgence sous la poussée d'un mouvement de régression formelle ? J'ai considéré que cette émergence d'une préforme de représentation fantasmatique était la réactivation du vécu corporel de la séparation désobjectalisante avec l'objet primaire, mobilisé par la séparation des vacances. L'interprétation du vécu traumatique de la séparation, en effet, ne le ramène pas au souvenir d'une autre séparation, mais au souvenir d'une scène où la perception (celle du cheval mort) était au plus près de la représentation inconsciente de son propre corps. Elle prend alors le statut de représentation d'attente.

Le souvenir reconstruit d'une noyade

Lors de la séance suivante, après m'avoir dit qu'il était sorti apaisé de la séance précédente, il associe sur un autre souvenir qui lui était revenu quelques années auparavant en retournant sur les lieux de son enfance. Il était tombé dans un lavoir, et l'histoire familiale racontait qu'il avait failli s'y noyer. « Mais, dit-il, ce dont je me souviens, c'est de me voir les yeux ouverts regardant autour de moi et me sentant apaisé dans cette eau à la fois trouble et claire. La violence n'est pas dans mon souvenir de la noyade, mais dans la façon dont on m'a retiré de cette eau. Je me suis trouvé exposé au froid, rentrant à la maison en marchant auprès de ma mère en colère, qui me tirait par la main sans

ménagement. » Charles, dans ses associations, perçut assez vite la dimension fantasmatique de sa représentation et son caractère de reconstruction. « Ce qui me frappe, dit-il, c'est que cette scène du retour à la maison, cette tension et cette colère maternelle, est finalement identique à ce que je ressens dans mon corps de contraction et de peur. » Il lui apparaît alors que ce vécu corporel est l'inscription dans sa chair de la colère et de la froideur de sa mère, tout autant que l'inscription de la peur qu'elle lui inspire. De nouveau, il l'instaure comme représentation d'attente.

Après-coup, cette séance reprend la thématique de la séance précédente : la mise en tension de la dimension contenant ou non contenant de la relation objectale à l'objet primaire. Le cheval écorché est assimilé à l'inscription dans sa chair de la violence de l'objet maternel et de l'angoisse de vidage de tout contenu qu'elle génère. Il ne porte alors guère d'attention à la survenue de cette angoisse en présence du père.

Un fantasme de dévoration du corps maternel

La semaine suivante, Charles parle du souvenir d'une poupée démembrée par sa sœur. Cette sœur porte le même prénom qu'une amie qu'il a récemment rencontrée et dont il perçoit progressivement les exigences et l'agressivité. Il envisage, dit-il, une séparation. La poupée évoque donc associativement le corps coupé en deux et la référence à la relation amoureuse contenue dans l'interprétation de la première séance. Surgit alors en lui une nouvelle représentation qu'il décrit avec précision, « qu'il voit » me dit-il. Son corps se réduit progressivement à une tête, une tête avec une bouche dentée. Il est violemment projeté à l'intérieur d'un estomac, il sait que c'est l'estomac de sa mère, qu'il dévore de l'intérieur, engloutissant au passage un enfant dont il a la conviction que c'est son frère.

Ce scénario dans sa structure est déjà profondément différent de celui de la première séance. Les acteurs sont repérables, sœur/mère/frère, et sa structure est davantage organisée par une représentation d'action : dévorer. Sa dimension triangulaire est également aisément repérable.

Silencieux pendant quelques minutes, Charles fait ensuite référence avec tristesse au souvenir d'une photo. Il s'agit d'une photo où il est dans les bras de sa mère qui ne le regarde pas. Son frère et sa sœur sont attablés près d'elle. « J'ai regardé cette photo récemment. Ce qui m'a interpellé, c'est la rigidité dans laquelle je suis qui m'a fait penser que j'étais, dans mon corps, rigide comme un baigneur. J'avais à peu près un an. » Charles va associer cette rigidité à une haine intense à l'égard de sa mère, de son frère et de sa sœur.

Si ce fantasme est une variation sur une thématique d'incorporation orale, il peut être entendu comme la représentation régressive d'un désir d'appropriation de la mère en éliminant les rivaux. Ce fantasme de pénétration destructrice du corps maternel suit les voies tracées par la représentation du corps propre. « Je n'habitais plus mon corps » m'avait-il dit lors du premier entretien. L'image d'un corps à l'intérieur détruit par la haine, celle de l'objet ou la sienne, en préfigure donc la forme.

Le temps des grands-parents

L'étaillage sur un transfert de base positif amènera au-devant de la scène le souvenir des grands-parents. Une grand-mère disponible et prévenante et un grand-père avec qui il arpentait la campagne. « Finalement, j'ai trouvé auprès d'eux des parents de substitution. » La crainte pour son grand-père lui semblait de bon aloi. « Une autorité respectable », disait-il. Mais l'élément essentiel pour lui était que sa mère, malgré la relation orageuse qu'elle entretenait avec son grand-père, respectait vaille que vaille son autorité. Enfin, quelque chose, ou plutôt « quelqu'un avait le pouvoir de l'arrêter ».

Charles tente alors par quelques transgressions *a minima* du cadre de tester mon autorité : quelques oublis de paiement, quelques retards, un départ en vacances anticipé viennent vérifier ma résistance. Alors que je lui fais remarquer que l'apparition de ces manquements avait coïncidé avec la séance où il avait été rassuré de voir son grand-père contenir sa mère, Charles associe ses transgressions et la violence de sa mère : « Je crois qu'en faisant ça sans m'en rendre vraiment compte, je vérifie votre solidité. » Cette dimension lui apparut, quelques séances plus tard, comme une volonté de s'assurer que, même s'il était en séance débordé par le souvenir de la violence maternelle, la violence de cette mère ne me mettrait pas, moi son analyste, dans la même désorganisation. Je lui devais de ne pas être son père débordé par la violence de sa mère, mais son grand-père capable de la contenir.

De l'histoire maternelle

Dans ce premier temps, Charles construit et élabore progressivement une image du corps à partir de ces représentations corporelles mobilisées en séance : il est un corps ouvert et exposé à la violence d'autrui, à l'intérieur détruit par la haine mutuelle. C'est aussi un corps recouvert d'une carapace rigide, protectrice contre le vécu d'intrusion d'une mère excitée et excitante par sa froideur et ses mouvements incompréhensibles de désinvestissement et de colère. Cette représentation condense ce qu'il pressent de la relation

première à sa mère. La polysémie de ces représentations fantasmatiques est évidente, nous en verrons quelques développements dans un second temps.

Sur le plan transférentiel, la représentation de la noyade sera mise en perspective avec la représentation d'une relation objectale contenant, plus tard assimilée dans le transfert de base au « bain sécurisant » et contenant de l'analyse. Elle sera opposée répétitivement à une relation objectale non contenant où l'analyste sera vécu comme une mère phallique et intrusive. Cette oscillation ne prendra sens pour Charles que par la reconstruction dans la cure de l'histoire de sa mère.

La vie du couple de ses parents avait été, au dire de sa grand-mère, sereine et tranquille jusqu'à leur éloignement des parents de sa mère. Ils étaient venus s'installer dans la région à la demande de son père. Sa mère était alors devenue revêche, hostile, coléreuse, imprévisible, rendant son mari responsable de la perte du lien avec ses parents. Les rapports du couple s'étaient rapidement détériorés. C'était à la fin de ma première année, me dit Charles. Je suis né dans la région de mes grands-parents et « la photo du baigneur » a été prise là où habitent mes parents. Ainsi se dessinaient non seulement deux mères, mais également deux pères.

Charles, dans ce moment de changement de polarité soudain de la relation transférentielle, s'identifiait hystériquement à sa mère violente, dans une logique de maîtrise *a priori* des moments d'effondrement que ses désinvestissements répétés « lui avaient fait vivre », disait-il. Cette logique apparaissait comme la répétition du traumatisme reconstruit de la perte d'une mère, elle-même dans une logique de perte. Cette identification préservait paradoxalement non pas le souvenir d'une mère d'avant le traumatisme, mais « l'idée d'une mère aimante d'avant ». À cette reconstruction des liens précoces avec sa mère, Charles opposait les liens avec les figures paternelles protectrices. Charles reparcourait, en s'étayant sur la relation transférentielle, les traces de ses relations avec ses instituteurs, avec les pères de ses amis d'enfance, avec ses amis et notamment celui qui l'avait soutenu au moment de sa crise de dépersonnalisation.

Pendant ce temps d'élaboration qui nous occupera deux années, les représentations corporelles advenues dans la cure lui paraîtront comme la réactualisation, dans son corps, des éprouvés désorganisant. « L'idée d'une mère aimante d'avant » et les investissements possibles de figures paternelles protectrices, pouvaient être après coup conçus comme l'héritage structurant d'une première année de vie, suffisante pour survivre psychiquement, mais insuffisante pour éviter les moments d'angoisse dépersonnalisante et l'envahissement par des vécus persécutifs.

L'apparition du couple des grands-parents était venue donner une représentation possible de la limitation des intrusions maternelles. L'identification au grand-père/analyste aura un effet mutatif sur le rapport qu'il entretenait jusque-là avec la violence de l'imaginaire maternelle.

Le temps de l'Œdipe

Les productions fantasmatiques pourront prendre un tour plus œdipien lorsque, par un lent travail de perlaboration des effets de sa confrontation à la dépression et à l'excitation maternelle, Charles pourra construire une image du corps davantage organisée par la dimension autoérotique, absente des premiers temps de la cure.

Entre désir parricide et désir incestueux

La figure du cheval écorché renverra beaucoup plus tard à deux thématiques : celle de représentant d'un désir agressif et parricide, et celle d'une figure de castration. La dimension « d'angoisse rouge » de sa représentation de corps ouvert y renvoyait clairement. Le scénario de dévoration du corps maternel renverra de son côté à une problématique de désirs incestueux. Je vais rapporter la forme qu'ils prendront après un long travail de transformation.

Un an plus tard, le souvenir de deux accidents de son père lui fait revivre et réactualiser en séance des scénarii infantiles où il s'imaginait dans des situations dangereuses. Il affronte une terrible tempête lors d'une croisière en voilier. Il tombe à l'eau et nage derrière son bateau en pleine nuit pendant des heures. Il peut finalement remonter à bord et arriver à bon port. Au fil des associations, il apparaît que son fantasme réalise plusieurs désirs : identifié à son père, il l'élimine en le faisant tomber à l'eau, mais il prend sa place à la barre. Le lien avec son souvenir de la noyade ne lui échappera pas.

Repensant à sa mère, il se souvient d'elle, alors qu'il était tout jeune, peut-être cinq ans, très belle et souriante dans une robe à fleurs, qu'il associe à un sentiment d'excitation sexuelle. Ce souvenir le ramène à la relation avec sa première compagne, déprimée et exigeante, à qui il voulait, dit-il, redonner le sourire en lui achetant des vêtements. Dans le scénario de cette rencontre, il s'agissait finalement de retrouver la mère très belle et désirée qui ne sourit que pour lui. À l'inverse de la scène de la photo, ses frères et sœurs, tout autant que le père sont effacés de la représentation.

Il se remémore alors la venue nocturne de sa mère dans son lit. Il l'attendait, me dit-il, avec crainte. Dès qu'elle était là, il ne pouvait guère dormir,

redoutant ces « engueulades » parce qu'il bougeait. Ne pouvant dormir, il souhaitait son départ. Il rapprocha alors la relation avec sa mère et les nuits douloureuses avec sa compagne où il était animé du sentiment d'être rejeté et méprisé.

Les éléments du complexe d'Œdipe se regroupent alors ; le désir pour la mère et l'hostilité pour le père. Mais il ne peut encore mettre en perspective les deux visages maternels opposant la mère du jour de la mère de la nuit, ni envisager la relation sexuée entre ses parents. Il restait fixé au discours hostile de la mère à l'égard de son père et à son statut d'enfant préféré et confident.

La scène primitive et l'entrée dans le complexe

La réactualisation d'un désir œdipien pour sa mère ravive alors le souvenir de la scène primitive. Charles raconte qu'un matin, il entre à l'improviste dans la chambre de ses parents. Son père est allongé dans le lit, souriant et essoufflé. Sa mère se lève rapidement, gênée. Il pressent que quelque chose s'est passé dont il ne comprend pas le sens. Ce n'est que plus tard, alors qu'un de ses copains lui parle de sexualité avec excitation qu'il en comprend la signification, le ramenant à la jouissance de son père et la disponibilité maternelle supposée à son désir. La prise en compte du « père comme obstacle » à la réalisation de son désir pour la mère lui devient alors claire et évidente, ouvrant ainsi, selon la définition de Freud au complexe d'Œdipe proprement dit.

Il comprendra plus tard son inhibition coupable devant cette scène comme la reviviscence des moments où il se cachait, triste et seul, dans les rideaux de la chambre parentale. Ce souvenir et le souvenir de la photo seront réinterprétés comme deux expressions du même vécu d'exclusion de la scène primitive et de dépression, liée à l'impuissance de séduire sa mère. C'est *in fine* l'élaboration dans la cure de l'énigme du désinvestissement maternel perçu dans la photo qui lui ouvre l'accès plus directement à la problématique œdipienne. La blessure narcissique de l'Œdipe rejoint alors les traces de l'inscription corporelle de sa dépression primaire.

Négativité du transfert et homosexualité latente

Charles me rapporte alors un jeu d'enfant qui l'a longtemps « animé », me dit-il, en soulignant ainsi la dimension antidépressive. Il avait conçu, avec des voitures miniatures, une colonne blindée. De façon répétée, le convoi militaire partait en expédition de sa chambre, traversait le couloir puis pénétrait dans la chambre parentale « en l'absence des parents ». Là, le convoi bivouaquait devant la cheminée. Le convoi était attaqué, le général mourait et

le lieutenant devait prendre sa place pour sauver le convoi. Après la victoire chèrement acquise, la foule l'accueillait en héros. Cette répétition l'interroge. Il associe sur la cheminée de la maison familiale des grands-parents maternels. C'est devant cette cheminée qu'il y avait des conflits violents entre son père et son oncle, Charles se « réfugiant » auprès de son grand-père, personnage protecteur aimé qui lui consacrait beaucoup de temps. La répétition de la scène le ramène à la confrontation soudaine à la scène primitive.

Son jeu lui paraît alors un *remake* de cette scène. Il s'y voit rejouer une tentative de maîtrise du traumatisme que cela avait été pour lui. La mort du général satisfait son désir d'éliminer son père et son retour en héros est alors perçu comme le retour en grâce auprès de la mère aimée. Puis, dans un second temps, il associe le fait de vaincre les ennemis à la satisfaction de détruire les hommes persécutant sa mère « d'avant », avant qu'elle ne se découvre comme soumise au désir du père.

Mais Charles, dans les séances qui suivent, devient par moment hostile. « En arrivant, je me suis dit que j'étais en colère contre vous. Je ne peux pas vous faire confiance. » Il associe cette hostilité à la violence qu'il ressent envers un de ces amis qui le traite régulièrement d'homosexuel dans ses moments d'ivresse. Le retour du grand-père sur la scène, envers qui il ressentait une grande tendresse, sera le fil conducteur de l'élaboration de ce transfert négatif. Être traité d'homosexuel, c'est être ramené au statut de fille. Il se souvient alors que sa mère l'avait habillé pendant deux ans en fille, dans le regret d'avoir eu un garçon. Il est en fait le préféré de sa mère, mais c'est « comme fille », me dit-il, pas comme garçon. « Finalement, j'étais aimé par ma mère et ma compagne comme fille et pas comme garçon. »

La tendresse pour le grand-père, réactualisée dans le transfert, avait en fait mobilisé une menace de pénétration anale par le père, par les hommes persécutés, sur le fond d'une identification maternelle. « Ma mère m'avait raconté, dans un moment de confusion, qu'un homme qu'elle aimait avait voulu la sodomiser. » L'investissement tendre dans le transfert mobilisait ainsi violemment une image persécutrice du père-analyste. Il en vint à l'idée que toute passivité lui était impossible, toute dépendance ou tout investissement tendre l'amenant à un effondrement dans un vécu de persécution. L'interprétation de cette menace amènera un remaniement profond des identifications. Être un homme pénétrant sexuellement une femme n'était plus équivalent d'être l'auteur d'un acte violent et abject, être fantasmatiquement en position passive à l'égard d'un père n'était plus être la victime du désir paternel sadique d'un coït destructeur.

Le camp retranché du convoi militaire lui parut après coup être une métaphore de sa problématique œdipienne. Empêcher toute pénétration d'un moi

retranché par « un autre ennemi » devait mobiliser toutes ces défenses dès que la sexualisation venait à investir une relation. La mobilisation de l'identification à un persécuteur pénétrant, dès que le désir pour une femme naissait en lui, l'envahissait et l'angoissait instantanément en le confrontant à une culpabilité qu'il ne pouvait contenir. Au décours de la séparation inaugurale de l'attaque de panique et de la dépersonnalisation qui l'avaient amené en analyse, le « moi lieutenant » avait failli et le camp retranché de sa psyché avait sombré dans la défaite.

PROCESSUALISATION ET INSTANCE

Introduction

Dès les premières lignes du chapitre consacré au surmoi dans *Le Moi et le Ça*, Freud fait référence à la mélancolie, à l'érection d'un objet perdu dans le moi, qui « contribue essentiellement à instaurer ce qu'on appelle son caractère » (Freud, 1923 *b*). Mais à l'opposé de la mélancolie, cette transformation s'inscrit dans une logique où, comme l'écrit Pascal Quignard : « Souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer ». L'objet perdu est bien évidemment implicitement dans le texte l'objet des désirs œdipiens. A contrario, à la perte de l'objet s'oppose le constat que « la partition du surmoi d'avec le moi » donne « à l'influence des parents une expression durable » (Freud, 1923 *b*). Enfin, l'identification aux parents constitutive du surmoi a pour destin l'impersonnalisation progressive. La perte s'inscrit donc, dans la topique, dans une problématique où se nouent introjection et impersonnalisation, constitutive d'une processualisation de l'objet qui participe de la différenciation de l'instance.

Nous reprendrons ici cette dimension d'effacement du lien aux objets primaires sous l'angle des modalités de leur inscription dans les différentes instances de la seconde topique, considérant que ce que Freud évoque pour le surmoi est un mouvement général de l'ensemble de la topique. Chaque instance traite « à sa façon » la problématique de l'effacement des objets « réels » et de l'érection processuelle dans la topique de ces objets perdus. Ce que Jean-Luc Donnet décrit à propos du surmoi me semble vrai pour l'ensemble de l'instauration de la topique : « L'essentiel serait donc la césure temporelle – la page tournée – transposée en césure topique porteuse de latence et d'après-coup » (Donnet, 1995).

D'une topique à l'autre

La processualisation et l'Œdipe parental

L'élaboration des deux topiques freudiennes relève d'un même processus théorisant associant l'effacement de la réalité de l'objet, la mise en œuvre d'un processus psychique et l'émergence de nouvelles instances.

Comme souvent dans l'œuvre freudienne, la question est alors posée de savoir si l'évolution du modèle renvoie simplement à un approfondissement de la théorie au prix d'un renoncement aux hypothèses précédentes. Je crois, pour ma part, qu'elle rend compte également du processus constitutif de la topique elle-même.

Les rapprochements

Dans la première topique, la théorisation de la pulsion inscrit au cœur de l'appareil psychique les éléments de l'épreuve de satisfaction. La psyché est alors contrainte par la pulsion qui se fait poussée continue. Cette pression continue suppose la mise en œuvre du refoulement qui sépare l'inconscient du préconscient/conscient. La première topique se construit et l'objet secourable de l'esquisse s'efface. L'articulation de la satisfaction hallucinatoire et des processus du rêve, dont le refoulement, assoit le montage des instances de la première topique.

Dans la seconde topique, la théorisation de l'identification inscrit dans la psyché les modalités d'intériorisation des interdits et les idéaux parentaux. La pression du surmoi se fait continue et implique une ressaisie du sentiment de culpabilité et du masochisme. L'instauration des identifications constitutives du surmoi le garde à part du moi. La seconde topique s'élabore et le surmoi devient l'héritier du déclin de l'investissement sexuel des parents constitutif du complexe d'Œdipe. C'est dans la mise en perspective du sentiment de culpabilité inconscient et du modèle de la culture que s'instaure le montage des instances de la seconde topique.

Il y a, dans le mouvement d'élaboration des deux topiques, l'articulation des mêmes processus : un premier temps d'effacement de l'objet repose sur la mise en œuvre d'un processus psychique qui inscrit dans la psyché l'objet du renoncement et l'impersonnalise. L'impersonnalisation du surmoi et la contingence de l'objet de la pulsion ont de ce point de vue la même valeur. Un processus de différenciation topique s'organise simultanément à la mise en place un processus défensif où le refoulement garde le rôle central. Un

contre-investissement assure la continuité processuelle en séparant les deux instances. « Le contre-investissement, par lequel le préconscient se protège contre la poussée de la représentation inconsciente, est le seul mécanisme du refoulement » (Freud, 1915 *e*). Le surmoi « a aussi la signification d'une formation réactionnelle énergétique » contre les premiers choix d'objets du ça. Ce rapprochement n'échappera pas à Freud qui écrira dans *Inhibition, symptôme et angoisse* : « On ne peut juger actuellement si c'est l'apparition du surmoi qui crée la délimitation entre refoulement originaire et post-refoulement » (Freud, 1925). Dans les deux topiques, l'inhibition de but de la pulsion assure la continuité du lien avec l'objet dans une tendresse qui occulte la quête de jouissance ou la crainte de la perte.

Ce qui est effacé de l'objet est la possibilité d'une jouissance sans entrave, qu'elle soit processuellement impossible dans la mesure où l'objet de la satisfaction est à jamais perdu, ou qu'elle soit inaccessible du fait de l'interdit de la satisfaction des vœux œdipiens. Dans les deux cas, c'est de l'interdit de l'inceste dont il s'agit.

L'effacement de l'objet

- La capacité d'être seul, l'hallucination négative et le deuil primaire

Rappelons l'importance pour Winnicott de la capacité pour l'*infans* d'être seul, ce temps où le monde externe peut être rejeté et l'existence d'un monde interne est devenue possible. Ce temps de la reconnaissance de la fiabilité de la mère, où l'enfant est prêt pour ressentir une expérience venant du ça comme réelle, organise progressivement une première relation au moi et à l'objet.

Ce moment fécond est aussi celui qui est reconnu par un grand nombre d'auteurs comme celui où se rejoignent la naissance du moi, l'émergence du tiers et la reconnaissance d'un objet total. Cette « solitude », cet effacement de l'objet primaire est la condition de l'émergence de ce mouvement d'organisation topique, à valeur de défense contre l'empiètement par l'objet.

Dans « Narcissisme primaire : structure ou état ? », Green définit l'hallucination négative de la mère. Il la met en perspective avec l'auto-érotisme, comme ce qui signe, avec la perception totale de l'objet, « la mise hors-je de celui-ci ». Ceci le conduit à considérer le narcissisme comme « l'effacement de la trace de l'Autre dans le Désir de l'Un » (1967). Quand il reprend cette conception quelques années plus tard, dans « La mère morte », l'effacement de la trace de l'Autre devient « l'effacement de l'objet primaire ». Il précise dans une formule bien connue : « l'objet maternel s'efface en tant qu'objet primaire de la fusion, pour laisser la place aux investissements

propres au moi, fondateurs de son narcissisme personnel » (1983). L'espace encadré par l'effacement « joue alors le rôle d'une matrice primordiale des investissements à venir » (1967). Il y a finalement soit une forme triangulée par le désir soit une optique du développement du moi à partir du destin topique de la perte.

C'est le même mouvement psychique qu'aborde Paul-Claude Racamier (1992) en parlant de deuil primaire, qui se dépose comme un limon sur lequel va croître les investissements à venir. Mais il souligne, revenant ainsi à Winnicott, l'importance de l'acceptation par l'objet de son propre effacement.

L'effacement de l'objet est également évoqué par Paul Denis dans *Emprise et Satisfaction : les deux formats de la pulsion*. « C'est l'investissement de l'état de satisfaction éprouvé avec l'objet qui provoque la "présence interne" de celui-ci, présence capable de perdurer, [...] alors même qu'il y a eu désinvestissement des données sensorielles de la personne-objet, effacement de son investissement en emprise » (Denis, 2002). Il en arrive donc à la même conclusion : « Le sujet s'édifie sur ce qui est gardé de la mère après qu'elle a été négativée. »

- Détour par Bleger et le cadre

Du point de vue de la cure, c'est la même problématique qui est avancée par José Bleger dans « Psychanalyse du cadre psychanalytique ». Abordant le lien à l'objet primaire, il écrit : « La symbiose avec la mère permet à l'enfant de développer son moi. Le cadre a une fonction comparable ; il agit comme support, comme étai, cependant nous ne le percevons, pour le moment, que lorsqu'il se modifie ou se casse » (Bleger, 1979). Du point de vue du processus analytique, l'objet primaire est donc encadrant, dans son effacement même. En effet, dans ce bref passage, Bleger s'appuie sur les cas où la règle fondamentale est parfaitement respectée, laissant entendre l'actualisation dans la cure, du lien structurel entre effacement de l'objet primaire et fonctionnement adéquate de la topique, dont témoignerait le respect de la règle d'association libre.

- Conclusion

L'effacement de l'objet peut se concevoir comme un impératif pour l'organisation et l'équilibre des investissements narcissiques et objectaux. Clairement, il s'inscrit pour Green, Racamier, Bleger et Denis, non seulement comme perte nécessaire, mais comme naissance d'un processus continu d'organisation des investissements. Limon, matrice et association libre en soulignent bien la dimension productive.

Les destins topiques de l'objet

L'effacement de l'objet est le fil rouge du destin de la topique et de son organisation. Il est à la mesure de l'hétérogénéité des fonctions de l'objet, tel que nous l'avons abordé dans la seconde partie, du point de vue de la problématique œdipienne : protecteur, séducteur et interdicteur. Nous aborderons ici la topique freudienne du point de vue de la processualisation des objets œdipiens.

Si le ça puise ses racines dans le somatique, une organisation minimum lui est fournie par l'inscription au cœur de la pulsion de l'effacement de l'objet « secourable » apportant la satisfaction des besoins. Le surmoi est représentant des interdits de l'inceste et du parricide par l'identification au surmoi des parents. Le moi peut être considéré comme l'introjection des « bons » parents prenant soin de l'*infans*, par le biais des identifications constitutives du moi et du fonctionnement propre au moi, liant, mettant en latence, symbolisant et désexualisant, tout autant qu'ouvrant la voie à la satisfaction soit de façon autoérotique, soit en orientant les choix d'objet du ça, sous couvert du surmoi.

Mais l'organisation de la seconde topique est également régie par le fonctionnement des limites qui séparent les instances. Limites aux contours flous qui se fondent, elles rendent compte que les instances sont des « provinces psychiques » dans lesquelles peuvent se côtoyer des ethnies différentes. Freud nous rappelle ainsi que le repliement sur le fonctionnement psychique de tel ou tel aspect de l'objet ne rend compte que d'une vectorisation des événements psychiques, nous mettant ainsi en garde contre une réification de la topique. Limites fonctionnelles, elles mettent les événements psychiques à l'épreuve de la réalité, du refoulement ou de la culpabilité. La topique est finalement « vivante » (Varela, 1979), en tant que chaque instance peut construire ses propres contenus et structurer ses propres limites.

Lorsqu'en 1932, Freud arrive au constat que « le surmoi ne s'édifie pas, en fait, d'après le modèle des parents, mais d'après le surmoi parental », cela suppose que la topique porte en quelque sorte sa marque de fabrique : l'Œdipe parental. Non seulement il canalise les modalités d'inscription des événements psychiques chez l'enfant, mais également contraint la différenciation topique en ça, moi et surmoi. Dans cette optique, le processus se complexifie et c'est dans une certaine mesure, l'ensemble de l'organisation de la topique qui est donné en héritage. Nous pourrions, de façon lapidaire, nous demander si la topique n'est pas une organisation psychique trouvée-crée dans la rencontre avec l'Œdipe parental.

Notes sur la seconde topique

L'objet secourable et la pulsion

- L'inscription de l'objet secourable dans la pulsion

L'avènement progressif de la pulsion dans l'œuvre freudienne va de pair avec l'effacement de l'objet primaire, détour obligé de la décharge de l'excitation dans l'esquisse, première tentative de systématisation de l'appareil psychique. L'excitation de l'esquisse se fait excitation pulsionnelle dans les trois essais, pour laisser ensuite la place à la pulsion. La séquence temporelle qui marque le destin de l'excitation dans l'esquisse ; poussée des grands besoins corporels, excitation, intervention de l'objet secourable et action spécifique de décharge, cède le pas dans « Pulsions et destin des pulsions » à la mise en perspective des éléments constitutifs de la pulsion ; source, poussée, objet et but de la pulsion. Le mouvement théorisant de Freud peut être conçu comme le reflet du processus d'intériorisation et d'impersonnalisation de l'objet secourable. Il y a inscription dans la psyché des éléments de l'expérience de satisfaction, qui par leur réactualisation hallucinatoire et leur ancrage dans le corporel inscrivent la pulsion sur un chemin de crête entre psychisme et corporel. Cette hypothèse est congruente avec la dernière référence au ça dans l'œuvre freudienne : « L'hypothèse de traces mnésiques dans le ça modifie pour ainsi dire nos vues sur le sujet » (Freud, 1941 f [1921-1938]).

Les étapes successives de l'expérience de satisfaction deviennent les éléments structuraux de la pulsion, mais au prix de quelques remaniements d'importance. Tout d'abord, l'impact isolé de l'excitation se fait poussée continue de la pulsion. On peut considérer, comme nous le proposent Sára et César Botella, que l'échec de la solution hallucinatoire et le « marquage par l'objet perdu de la satisfaction hallucinatoire » (Botella, 2007), représentent en permanence un véritable appel pulsionnel. Par ailleurs, la contingence de l'objet de la pulsion en 1915 est à la mesure de la dépendance à l'objet secourable dans l'esquisse.

- La mère suffisamment bonne et « l'Œdipe du ça »

Ce travail de transformation de l'expérience de satisfaction ne saurait suffire. Le passage de l'excitation à la pulsion suppose que cette transformation se déroule à l'abri d'un excès par nature traumatique d'excitation. C'est au moment où il en vient à repenser la théorie pulsionnelle en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir* que Freud définit le pare-excitation : « Face à l'extérieur,

il y a un pare-stimuli et les grandeurs d'excitation qui arrivent [dans la psyché] n'agiront qu'en proportion réduite. Abandonnant son appartenance au vivant et tenant à l'écart les stimuli venant du monde extérieur, il permet de ne propager aux couches suivantes [de la psyché] restées vivantes qu'un fragment de leur intensité. »

Freud, en 1911, décrivait déjà un tel dispositif antitraumatique lorsqu'il évoquait les conditions nécessaires à l'émergence du principe de réalité : « On remarque que le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien près de réaliser un tel système. » L'objet primaire, disparu du modèle de la pulsion, renaît finalement de ses cendres, comme condition de son déploiement. Il s'inscrit dans la logique d'un objet primaire suffisamment bon dont Winnicott nous a fourni la représentation. C'est à l'intérieur de ce système, de ce tout, que l'expérience de satisfaction dans sa nécessaire répétition peut survenir à son heure et permettre le travail de liaison et la nouvelle action psychique qui feront de l'excitation une pulsion. Comme l'écrit Winnicott dans l'esprit et ses rapports avec le psyché-soma (Winnicott, 1949), les mouvements d'investissement/désinvestissement maternels sont la condition pour que, je le cite, « le fonctionnement mental devienne une chose en soi, qui remplace pratiquement la bonne mère et ne la rend plus nécessaire ».

C'est par l'étude des troubles précoces du nourrisson que le pare-excitation, décrit comme non vivant par Freud, va reprendre vie. Il prend alors le statut de fonction pare-excitante, caractéristique du système préconscient maternel. Cette fonction joue son rôle pour le bébé en le protégeant des stimulations venues du monde interne, comme du monde externe, qui peuvent avoir un impact désorganisant sur sa psyché (Debray, 1997). Cet abord permet de rendre compte de deux propriétés du pare-excitation décrites par Freud : « Il doit être doté d'une provision d'énergie et doit jouer en lui de l'influence des énergies travaillant au-dehors. » Une mère suffisamment bonne n'a-t-elle pas en effet à cœur de protéger son enfant d'un trop d'excitation et de lui proposer sa médiation pour endiguer le débordement par ce qui se construit de ses propres pulsions ? Le mouvement de transformation de l'excitation en pulsion, sur le fonds de l'effacement de l'objet primaire, se redouble de l'introjection d'un premier contenant à valeur pare-excitante, condition de l'organisation pulsionnelle (Racamier, 1992 ; Green, 1983).

Mais cette négativation implique néanmoins la perte de la médiation et des qualités psychiques accordées à l'excitation par la mère – ou les parents –, que la constitution d'un premier contenant ne peut combler, donnant ainsi à la motion pulsionnelle une nature potentiellement traumatique. Je rejoins Sára Botella qui donne à cette dimension de la pulsion, le caractère d'une inhumanité au sein du psychique, qui ne serait pas uniquement le produit du quantitatif

de la charge pulsionnelle, mais, tout autant sinon plus, le fait d'un accomplissement motionnel sans médiation. Elle donne à cette dimension de la motion pulsionnelle le caractère d'une métaphore du meurtre du père originaire, partie prenante de ce qu'elle définit comme « l'Œdipe du ça » (Botella S., 2005).

Le Moi et le Ça

- La différenciation moi/ça, la satisfaction et la symbolisation

« Tout porte à croire, écrit Green, que Freud a opté pour une solution discutable en ne voulant pas distinguer entre réalité extérieure du monde physique et réalité extérieure sociale (humaine), parce que les rapports de cette dernière avec la réalité psychique du monde intérieur n'étaient pas faciles à définir » (1995). Cette solution, au premier plan dans *Au-delà du principe de plaisir*, est beaucoup moins évidente dans *Le Moi et le Ça*. Freud prend une autre voie et l'objet qui prend soin, « l'autre semblable », apparaît d'emblée autant dans la coulisse de la différenciation du moi et du ça que dans l'instauration du surmoi. Au cours de son développement sur la différenciation moi/ça, Freud fait en effet tout d'abord référence aux représentations de mots, restes mnésiques de perception (1923 *b*) : il y a donc un objet qui parle. Il évoque, dans un second temps, les restes mnésiques visuels : il y a un objet que l'on regarde. Enfin, il est question du toucher : il y a un objet qui touche. La différenciation du moi et du ça est implicitement un processus inscrit dans un lien intégrateur à l'objet, ce qu'il énonce, ce qu'il montre et ce qu'il fait ressentir dans son contact corporel avec l'*infans*. Mais le processus décrit par Freud se déroule *in fine* en présence d'un objet suffisamment bon dont la fonction intégratrice va de soi.

Le moi est la partie modifiée du ça sous l'influence du monde extérieur par l'intermédiaire du préconscient-conscient. Au plus près de la conscience et des perceptions externes, s'inscrivent les restes mnésiques de mots. Il y a consignation d'une « fidèle reproduction [du monde extérieur] dans les traces mnésiques » (Freud, 1933 *a* [1932]). Au plus près du ça s'organisent les éprouvés, les perceptions internes qui, par leur indexation sous le sceau des perceptions de plaisir/déplaisir, se muent en « un autre chose » qui dans la suite du texte apparaîtra comme de l'ordre d'une pensée. Cette transformation, cette « mise en relation des impressions d'objet », ce travail de pensée inconsciente, permet une mise en relation aux restes mnésiques pour ouvrir l'accès à la conscience.

En 1932, Freud complète ce montage en proposant la fonction de représentation du monde extérieur que remplit le moi auprès du ça. Dans cette

tâche, il doit « tenir à distance ce qui, dans l'image du monde extérieur, est adjonction de sources d'excitations internes » (*Ibid.*) Cette fonction dissocie de fait la perception de l'objet secourable et l'excitation interne qui originellement étaient indissociables dans l'expérience de satisfaction. Cette dissociation dédouble alors la fonction du moi : d'une part, il dissocie les perceptions externes et les excitations internes, d'autre part il indexe les éprouvés internes prenant racine dans le ça pour les amener à la conscience par liaisons aux restes mnésiques dans un second temps, du fait de sa « propension à la synthèse » (Bayle, 1996). Il s'agit là d'une matrice de la symbolisation. Le processus hérité au niveau du moi de l'effacement de l'objet secourable par dissociation des éléments de l'expérience de satisfaction est finalement la poussée continue de la symbolisation.

Freud reprend et développe dans cette différenciation moi-ça, la mutation du moi plaisir en moi réalité décrit en 1911. « Le penser était vraisemblablement à l'origine inconscient, il ne reçut de nouvelles qualités perceptibles pour la conscience que par liaison aux restes de mots. » Freud insiste, en 1911, sur le côté progressif – « pas en une fois, ni sur toute la ligne en même temps » – de cette mutation entre les deux principes qui réapparaît en 1923 comme une différenciation des instances. En 1911, cette mutation était déjà appréhendée comme un mouvement de séparation des pulsions sexuelles et des pulsions du moi. Elle apparaît en 1932 comme un mouvement de séparation du moi et de l'objet, coextensive de la séparation du moi et du ça. La logique de la différenciation moi/ça est inscrite de fait dans un processus de négativation de l'objet de la satisfaction.

- La symbolisation et le moi corporel freudien

Le corps, « d'où partent en même temps des perceptions internes et des perceptions externes », est le lieu de l'articulation des deux registres perceptifs. Bien plus, le moi est « avant tout un moi corporel », il est « finalement dérivé des sensations corporelles ». Au-delà de cette fonction d'articulation du corporel, la métaphore de « l'Homonculus cérébral » laisse entendre que les variations du touché par l'objet, encadrées par les variations du langage et du regard qui l'accompagnent, concourent à la construction de cette organisation des perceptions internes et externes et de leur articulation. Du côté de la limite entre moi et ça, la métaphore du moi cavalier qui bride sa monture, illustrant les relations d'un moi et d'un ça à la fois séparés et à la fois en continuité, renvoie en effet à l'organisation des autoérotismes de l'enfant, présente en 1911 mais pourtant absente du texte de 1923.

La constitution de cette « autre chose » de l'ordre de la pensée, dont parle Freud, n'est pas sans lien avec ce qui, en 1911, est défini comme « la relation plus étroite de la pulsion avec la fantaisie » nécessaire à la mise en forme psychique de la pulsion. Le repliement sur le corps propre du plaisir pris au contact de l'objet est coextensif du refoulement du plaisir à valeur érotique pris avec l'objet. Il est partie prenante du mouvement constitutif du moi et indissociable de la constitution des autoérotismes.

Cette métaphore du cavalier, reprise dans les nouvelles conférences, illustre également la nouvelle forme d'actualisation de la pulsion, que Freud décrit en 1933 :

« La source est un état d'excitation dans le corporel, le but, la suppression de cette excitation. C'est sur la voie de la source au but que la pulsion devient psychiquement efficiente. Nous la représentons comme un certain montant d'énergie qui pousse vers une direction déterminée. C'est de ce "pousser" qu'elle tient son nom : pulsion [...]. Le but peut être atteint sur le corps propre. En règle générale se trouve interposé un objet externe, sur lequel la pulsion maintient son but externe ; son but interne reste, chaque fois, la modification corporelle ressentie comme satisfaction. »

• Conclusion

Dans la différenciation moi/ça, l'effacement de l'objet primaire procède d'une dissociation par le moi des éléments de l'épreuve de satisfaction entre perception externe source des restes mnésiques d'une part, et perception interne avec leur qualité de plaisir ou de déplaisir d'autre part. Sous le primat de la propension du moi à la synthèse de ses contenus, il y a reliaison des perceptions internes avec les restes mnésiques, dans un travail continu de symbolisation œuvrant au service de la poussée des motions pulsionnelles du ça.

Dans l'histoire de Charles, les premières représentations de corps démembrés ou détruits – corps ouvert en deux, le cheval écorché ou le corps réduit à une tête dentée – renvoyaient à une carence de symbolisation apte à organiser la différenciation moi/ça dans des conditions économiques satisfaisantes. Le moment de dépersonnalisation inaugural de sa demande venait en témoigner. Le premier souvenir venait finalement représenter une limite entre l'objet primaire qui lui apparaît sous la forme d'un corps rigide comme un baigneur. Il sera question, à propos de ce corps de baigneur, de l'impossible articulation entre les éprouvés internes du baigneur plongé dans l'eau du lavoir et l'anesthésie du corps baigneur tenu par la mère. « Je n'habitais plus mon corps » pouvait être compris après-coup comme la sidération du travail de symbolisation du moi.

L'archaïcité et l'ambiguïté du surmoi

• L'archaïcité du surmoi⁹

Dans le chapitre que Freud consacre au surmoi dans *Le Moi et le Ça*, la relation établie en 1921 entre l'identification primaire au père, l'investissement sexuel de la mère et la prise en compte de l'obstacle que constitue le père se modifie profondément. Quelques lignes après, la note où Freud précise que la prudence pousserait à parler de l'identification primaire « avec les parents », il écrit que les choix d'objets sexuels de la première période sexuelle concernent le père et la mère. Quelques pages plus loin, ce sont les parents qui sont reconnus comme obstacle aux désirs œdipiens. Les deux termes qui annonçaient le complexe, l'identification au père et l'investissement de la mère sont décondensés en quatre termes : identification et investissement d'une part, père et mère d'autre part. L'Œdipe dans sa complexité s'organise autour de ces quatre termes et le modèle de 1921 n'est plus finalement que « le cas simplifié du garçon ».

Cette transformation annonce deux autres modifications majeures par rapport au texte de 1921. Dans un premier temps, là où les deux courants d'identification et d'investissement subsistaient côte à côte sans s'influencer, la prédisposition triangulaire de la situation œdipienne porte la responsabilité d'une complexification. La seconde modification porte sur la source de l'ambivalence : ce n'est plus la rivalité œdipienne qui en porte la responsabilité mais la bisexualité psychique constitutionnelle. La prise en compte de l'obstacle que constitue le rival, inaugurale du complexe en 1921, apparaît maintenant comme l'après-coup d'une conflictualité potentielle inhérente à la prédisposition triangulaire et à la bisexualité psychique. Le complexe d'Œdipe a une longue préhistoire et est une formation secondaire.

En insistant sur le lien entre le surmoi, la détresse et la dépendance infantile (Freud, 1923 e), Freud la lie structurellement, comme l'évoque J.-L. Donnet, au caractère contraignant et impératif de l'identification surmoïque. « L'emprise de l'identification sur le moi reflète l'exigence "vitale" de l'enfant sur l'objet » (Donnet, 1995). Dans cette logique du lien primaire, au père et à la mère, le renoncement progressif à la toute-puissance sur l'objet et à la jouissance sans frein de l'objet est une exigence pour conserver la relation vitale à l'objet. Il y a de fait un impératif de renoncer à une partie de la relation à l'objet, l'emprise et la satisfaction totale, pour conserver la continuité du lien. Il y a là un prototype de la problématique du sacrifice de

9. Terme emprunté à J.-L. Donnet.

la partie pour le tout, contemporain et constitutif du premier temps de l'instauration d'un surmoi originaire.

Freud propose, en effet, implicitement un modèle biphasique du surmoi. À un premier temps étayé sur la logique identificatoire primaire, viendraient se surajouter secondairement les identifications secondaires liées au renoncement aux objets œdipiens. Tant dans son origine dans l'identification primaire que dans sa forme empruntée aux investissements précoces, il y a donc une « archaïcité fondamentale du surmoi » (Donnet, 1995) qui lui confère sa dimension d'impératif.

- L'ambiguïté du surmoi

Le surmoi, dans sa relation au moi, lui impose un double impératif : « Ainsi (comme le père), tu dois être : ainsi (comme le père), tu n'as pas le droit d'être. » Cet impératif, par définition, s'impose de lui-même, sans justification. Freud, en le reliant « au long état de détresse et de dépendance infantile », noue de fait une ambiguïté foncière, en tant qu'il confronte l'enfant à deux exigences contradictoires au sein d'une relation vitale pour lui. Le moment de l'instauration du surmoi correspond en effet au temps où les parents sont « quelque chose de tout à fait grandiose » (Freud, 1933 *a* [1932]). Cette ambiguïté apparaît, tout autant que la bisexualité, être source d'ambivalence.

À partir de la note sur l'identification aux deux parents s'annonce également l'organisation du surmoi, comme instauration de deux identifications aux parents, « susceptibles d'être accordées l'une à l'autre de quelques façons ». La notion même d'accordage des parents, par et dans le processus identificatoire, nous amène à penser que, dans le surmoi, s'inscrit en négatif un des destins de la scène primitive. L'ambiguïté du surmoi est ici d'instaurer comme instance interdictrice des désirs œdipiens, ce qui en constitue pour une part l'origine : la confrontation à la scène primitive.

Le mouvement de désexualisation que constitue l'instauration du surmoi par identification aux parents, intègre l'ambivalence parentale et les qualités de leur propre refoulement. Le surmoi se construit donc sur l'entendu de ce qui ne se dit pas de la sexualité parentale et s'inscrit en lui comme source d'ambiguïté : « Tu dois ne pas penser à ce que nous cherchons à ne pas te dire. » C'est cette dimension qui amène Freud à parler d'identification au surmoi des parents en 1932.

Au regard de notre proposition de départ, l'instauration du surmoi est un mouvement de processualisation qui vise à la négativation de la scène primitive. En ce sens, le surmoi dans son ambiguïté à la fois est interdicteur et limitatif, mais pousse vers le savoir et la curiosité. La phase de latence en est l'expression la plus évidente.

- Retour à Charles

Une des plaintes de Charles concernait son travail : « Je n'arrive pas à me fixer dans un espace de travail. Je suis envahi par une excitation ou par de la déprime et je me sens impuissant. Quand ça devient trop intense, je change d'endroit ou je fais autre chose. » Dans une première ligne associative, Charles pense à sa mère surgissant derrière lui dans sa chambre pour exiger qu'il travaille plus. Ce surgissement lui évoque les intrusions maternelles nocturnes. L'espace de travail et l'espace du lit sont finalement équivalents, toujours menacés d'une intrusion maternelle excitante. Le changement de lieu est la réalisation du désir de fuir le lit partagé avec la mère et les fantasmes incestueux qui l'animaient alors. Dans une seconde ligne associative, l'impuissance au travail est liée à sa fatigue du jour après des nuits sans sommeil. Il ne peut pas être comme le père dont la capacité de travail était la seule qualité reconnue par la mère. L'impuissance est l'impuissance devant le père qui satisfait la mère. L'espace de travail est alors l'espace derrière les rideaux où il observe figé le lieu des ébats parentaux. La troisième ligne associative est l'association du travail à la sexualité. Travailler est équivalent d'une agression du père. Travailler est assimilé à une réalisation incestueuse avec la mère et source de culpabilité et d'inhibition. Changer d'endroit est alors, dans une formation de compromis, s'identifier à la mère allant rejoindre le père. Mais cette identification mobilise le lien homosexuel au père, également source de culpabilité et d'inhibition. Aller d'un endroit à un autre ne change rien à l'affaire. La dimension surmoïque de son investissement dans son travail professionnel butait ainsi sur la resexualisation des identifications surmoïques et la dimension paradoxale du surmoi. La déssexualisation du lien aux parents passe par le travail, mais l'investissement du travail resexualise la relation aux deux parents.

Il apparut finalement à Charles que le sourire de son père lors de sa confrontation à la scène primitive, vécu après coup comme une carence du surmoi paternel, l'avait précipité dans un sentiment d'impuissance venant s'opposer au mouvement de déssexualisation et au refoulement.

L'emprise et la symbolisation dès le début

- L'investissement des fonctions psychiques

« L'emprise de l'identification sur le moi reflète l'exigence "vitale" de l'enfant sur l'objet » (Donnet, 1995). Cette remarque précitée de Jean-Luc Donnet resitue les enjeux de l'emprise dans le fonctionnement topique.

J'en rapprocherai la conception du moi que développe Paul Denis (2002) qui lie la question du destin de l'effacement et l'investissement en emprise de la mère. Si l'emprise première sur l'objet primaire ne reste que sous forme de « repères englobés dans la satisfaction », du point de vue de la représentation, elle resurgit comme au fondement du développement du moi. Paul Denis parle en effet « d'opérations élaborées en emprise dans leur lien à l'ensemble des représentations ». Ce passage de l'emprise sur l'objet, constitutive du lien à l'objet primaire, à l'emprise inscrite comme fondements des opérations psychiques est l'expression qualitative d'un saut méta. N'est-ce pas ce que Freud évoque lorsqu'il parle dans le jeu de la bobine de l'apparition, sur le fond de la répétition, d'un plaisir d'une autre nature que la simple maîtrise de la perte, propre à faire de la répétition un jeu fondateur de la symbolisation ? La dynamique des contre-investissements et des clivages fonctionnels est ici fondamentale.

Il y a finalement, me semble-t-il, un spectre du destin du lien à l'objet primaire. Là où était la satisfaction tend à advenir la représentation, là où était l'emprise tend à advenir l'organisation topique. De cette articulation toujours active des contenus psychiques représentationnels d'une part et des opérations psychiques propres à l'organisation topique naît le caractère vivant de la psyché, héritage du deuil de l'objet primaire.

- La sublimation dès le début

L'objet primaire, comme le souligne Winnicott et Racamier participe de lui-même au processus de son effacement dans la psyché de l'enfant, au nom de sa propre organisation œdipienne. Ce mouvement suppose une déssexualisation conjointe et, pour reprendre la conception de Jean-Louis Baldacci (2005), une sublimation dès le début chez l'*infans*, coextensive du « déni de la sexualité infantile par les parents » qu'évoque Freud dans l'introduction au *Narcissisme*.

Je reprendrai à mon compte l'expérience du pointage, préforme du jeu de la bobine, comme modèle infantile de la sublimation dès le début que J.-L. Baldacci développe dans son rapport sur la sublimation. Il permet, écrit-il, « de s'affranchir de la seule confrontation des corps et de les déssexualiser ». Dans ce mouvement du pointage s'instaure un dégagement de la servitude au corps de l'objet primaire et surgit un questionnement sur l'inconnu, sur le tiers, sur l'étranger, dans un « meeting of minds » déssexualisé. L'emprise, dégagée du rapport au corps de la mère et organisant la topique interne, se met alors au service de la psyché pour résoudre l'énigme du tiers. Effacement de l'objet, organisation topique et quête du tiers cheminent ainsi de concert. Ils constituent les trois volets de la processualisation.

Quand la topique se construit ses objets : personnification et transfert

Le changement topique

Les trois instances qui constituent la topique sont par nature évolutives. Monarque constitutionnel, homme d'État ou encore être de frontière, le moi s'enrichit des expériences de la vie venant de l'extérieur, remodèle les investissements du ça et puise, avec l'aide du surmoi, dans les expériences du passé. De par son ancrage dans le biologique, comme Freud le schématise dans les nouvelles conférences, le ça est lui-même une instance susceptible de variations. Le surmoi, enfin, est également en mouvement, allant vers plus d'impersonnalisation : « La dernière figure de cette série commençant avec les parents est l'obscur puissance du Destin » (Freud, 1924). Cette « série » de figures qui se succèdent, s'intriquent et se désintriquent, évoluent et se modifient, est l'expression de la fonction synthétique du fonctionnement psychique dans son ensemble auquel Freud fait référence dès l'*Esquisse*.

À travers l'évocation de ces figures, c'est de la capacité de la topique à construire des objets dont il s'agit : objet de la pulsion, objet du fantasme, figures imagoïques, objet d'amour... Si la topique se construit sur l'effacement et la processualisation des objets de renoncement, elle s'actualise dans la création de ses propres objets d'investissement. La disparition du complexe d'Œdipe serait finalement le point asymptotique où l'ensemble des qualités des objets œdipiens aurait été processualisé, impersonnalisé et transformé en une capacité de création et d'investissement d'objet, qui n'est « ni le parent œdipien, ni un substitut de ce parent » (Parat, 1969).

La construction d'images

Le terme d'imgo revient rarement, sous la plume de Freud. Elle est ce qui contraint le choix d'objet, « encore et toujours choisi d'après le modèle des objets infantiles » (Freud, 1924 d). Elle est l'incarnation de la façon d'aimer, de satisfaire certaines pulsions et de se poser certains buts. En tant que telle, elle est donc déterminante dans la dynamique du transfert. Tout nouveau personnage peut alors être l'écran de projection d'un « cliché », régulièrement répété, à nouveau imprimé, mais certainement pas sans modification possible (*Ibid.*) Le terme, qui fait retour en 1924, est rapporté dans « Le problème économique du masochisme » au « reste » de la relation aux parents, et les images prennent leur place dans la série des figures surmoïques. Si, en 1912, l'idée d'une modification possible des clichés au fil des tirages laissait une

marge d'évolution à l'imago, le texte de 1924, la limitant aux restes de la relation aux parents, vient à en fermer en partie son caractère dynamique.

Melanie Klein me semble en avoir une vision largement plus ouverte. L'imago détermine un écart dans la psyché de l'enfant avec « les parents réels qui sont, en un certain sens, ses objets de transfert ». C'est cet écart que l'enfant cherche avec constance à réduire dans la personnification qui anime ses jeux. Melanie Klein évoque, à propos des personnages de ces jeux, la nécessité pour l'enfant de construire des étapes intermédiaires « entre un surmoi terrible et menaçant, complètement coupé de la réalité, et les identifications qui se rapprochent de celle-ci ». Elle en fait un mécanisme universel qui sous-tend une transformation progressive de ces personnages intermédiaires en mère et père secourables (plus proches de la réalité). Elle ajoute enfin que cette fonction forme l'assise du transfert, rejoignant ainsi l'hypothèse freudienne sur la place des images dans la dynamique du transfert en 1912.

La topique non seulement « efface » donc, en le processualisant, ce qui, des objets parentaux, mobilise de façon trop intense ce qui renvoie à l'interdit de l'inceste ou au parricide, mais crée en retour des objets nouveaux d'investissement, les « images » qui s'actualiseront dans le transfert. Elle fait en quelque sorte preuve d'imagination en permanence, « faculté que nous avons de nous rappeler vivement et de voir les objets qui ne sont plus sous nos yeux¹⁰ ». Voir, mais autrement. La modification du cliché qu'évoque Freud peut en effet être comprise comme la résultante d'un mouvement de processualisation d'une part et d'un mouvement de réinvestissement d'objets reconstruits, inscrit dans la dynamique de l'interdépendance des instances et des gardiens de leurs limites : épreuve de réalité, refoulement et sentiment de culpabilité.

Si nous prenons en compte la logique du transfert qu'elles sous-tendent, il est possible de cerner un mouvement processuel d'actualisation de la topique par la construction d'images, mises à l'épreuve de la réalité des objets externes, qui en fonction de leur réponse, donne lieu à un mouvement de réduction de l'écart entre projection et réalisation, venant modifier l'organisation topique, en tant « qu'expérience de la vie ».

Le complexe d'Œdipe

Le complexe d'Œdipe est le paradigme de cette logique d'inter-jeux entre topique et réalité, entre parents réels et images. Sous la poussée du sexuel génital, qui s'origine dans le ça et cherche satisfaction par l'intermédiaire

10. Le Littré.

du moi, le surinvestissement du vu de la différence des sexes¹¹ lié au fonctionnement même du moi mobilise la problématique phallique. Ce surinvestissement se lie à l'entendu de la menace de castration et lui donne sens en remobilisant la dimension surmoïque. La réponse parentale, mobilisée et induite par la réactivation de l'interdit de l'inceste et la difficulté du dire (Donnet, 1995), renforce dans la réalité cette problématique du vu des organes génitaux, de l'entendu de la menace de castration, de la dénomination de l'obstacle à la réalisation incestueuse. L'obstacle à la satisfaction mobilise la dimension destructrice du surmoi et suscite les réactions haineuses d'éviction du rival.

Conclusion

Il a été question, à propos de la pulsion, du pare-excitation et de l'introjection d'un premier contenant, condition d'une organisation pulsionnelle stable. Winnicott insiste sur le sentiment continu d'exister et le sentiment d'identité inscrit dans le corps qui naît de la sollicitude et des soins de l'environnement. Ceci me semble une décondensation évocatrice de ce sur quoi insiste Freud à propos du surmoi : la dépendance infantile. « Le surmoi est le résultat [...] de la longue dépendance infantile de l'être humain et le fait de son complexe d'Œdipe. » Le paradoxe de l'organisation topique est donc, comme il en a été brièvement question, d'effacer en les processualisant une part des objets primaires, en lien avec l'interdit de l'inceste tel qu'il est métabolisé et transmis par les objets parentaux, pour mieux garantir leur pérennité et leur présence.

Mais en garantissant la pérennité de la fonction de l'environnement, l'organisation topique en permet également l'enfouissement dans la psyché, ou la négativation en tant que structure encadrante. La problématique œdipienne, de ce point de vue, est un traitement différentiel de la dimension pulsionnelle et narcissique de l'*infans*. En processualisant ce qui relèverait de l'interdit de l'inceste, elle favorise ce qui relève du sentiment continu d'exister.

Albert Louppe
78 rue Saint Hellier
35000 Rennes
albertlouppe@hotmail.fr

11. Freud dit clairement que l'enfant en a une possible connaissance antérieure, liée au bruit, etc.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abelin E. (1971), *The Role of Father in the Separation-Individuation Process*, McDevitt et C.F. Settlage, New York, Int. Univ.Press.
- Abraham N. (1978), *L'écorce et le noyau, L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, pp. 203-226.
- Ajuriaguerra J. de et Hecquen H. (1952), *Méconnaissances et hallucinations corporelles*, Paris, Masson.
- Anzieu D. (1970), *L'interprétation*, *RFP*, t. XXXIV, n° 5-6.
- Anzieu D. (1982), *Le transfert paradoxal*, *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, n° 26, pp. 49-72.
- Anzieu D. (1984), *Le Groupe et l'Inconscient*, Paris, Dunod.
- Anzieu D. (1987), *Les signifiants formels et le moi-peau*, *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, pp. 1-22.
- Aulagnier P. (1975), *La Violence de l'interprétation*, Paris, Puf.
- Aulagnier P. (1986), *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay.
- Ausloos G. (1979), *Secrets de famille*, in J.-C. Benoit, *Changements systémiques en thérapie familiale*, Paris, ESF.
- Baldacci J.-L. (2005), « Dès le début »... La sublimation ?, *RFP*, t. LIX, n° 5.
- Baranger M. et W. (1985), *La Situation analytique comme champ dynamique*, *RFP*, t. IL, n° 6.
- Bayle G. (1988), *Traumatismes et clivages fonctionnels*, *RFP*, t. LII, n° 6.
- Bayle G. (1996), *Les clivages*, *RFP*, t. LX, spécial congrès.
- Bleger J. (1979), *Psychanalyse du cadre thérapeutique*, *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, pp. 255-274.
- Botella C. et Botella S. (2007), *La Figurabilité psychique*, Paris, In Press.
- Botella S. (2005), *L'Œdipe du ça ou Œdipe sans complexe*, *RFP*, t. LXIX, n° 3.
- Bowen M. (1978), *Toward the Differentiation of Self in One's Family of Origin*, *Family Therapy in Clinical Practice*, New York, Aronson, pp. 467-528.
- Bozormenyi-Nagy et Sparks (1973), *Invisible Loyalties*, New York, Harper and Row.
- Braunschweig D. et Fain M. (1971), *Éros et Anteros*, Paris, Payot.
- Braunschweig D. et Fain M. (1975), *La Nuit, le jour : essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, Puf.
- Britton R. (1999), *Le lien manquant : la sexualité des parents dans le complexe d'Œdipe*, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 24, pp. 163-181.
- Burgiere A., Klapisch CH.-F., Segalen M., Zonabend F. (1986), *Histoire de la famille*, Paris, Armand Colin.
- Cabrol G., Nayrou F. et Parat H. (2007), *Actualité de l'Œdipe*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse ».
- Chabert C. (2011), *L'amour de la différence*, Paris, Puf.
- Chasseguet-Smirgel J. (2003), *Le Corps comme miroir du monde*, Paris, Puf.
- Cournut J. (1997), *Épître aux œdipiens*, Paris, Puf, « Épîtres ».
- Cournut M. et Cournut J. (1993), *La castration et le féminin dans les deux sexes*, *RFP*, t. LVII, spécial congrès.

- Debray R. (1983), Préconscient et maladie somatique. Quelques réflexions actuelles, *RFP*, t. XLVII, n° 2.
- Debray R. (1997), L'objet en personne : la réalité paternelle, *RFP*, t. LXI, n° 2.
- Deleuze G. et Guattari F. (1971), *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit.
- Delourmel C. (2008), Le cadre et sa symbolisation en regard du principe paternel, in D. Cupa, *Image du père dans la culture contemporaine : hommages à André Green*, Paris, Puf.
- Denis. P. (1979), La période de latence et son abord thérapeutique, *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 22, n° 2.
- Denis. P. (1996), D'imagos en instances : un aspect de la morphologie du changement, *RFP*, t. LX, n° 4.
- Denis. P. (2002), *Emprise et satisfaction : les deux formants de la pulsion*, Paris, Puf.
- Diatkine G. (1999), Surmoi culturel, *Bulletin de la SPP*, n° 55.
- Diatkine R. et Lebovici S. (1954), *RFP*, t. XVIII, n° 1.
- Donnet J.-L. (1995), *Surmoi 1. Le concept freudien et la règle fondamentale*, Paris, Puf.
- Donnet J.-L. (2009), *L'humour et la honte*, Paris, Puf.
- Duparc F. (2010), Œdipe court toujours..., *Filigrane*, t. 19, n° 2.
- Faimberg H. (1987), Le télescopage des générations, *Psychanalyse à l'université*, vol. 12, p. 46.
- Faimberg H. (1993), Le mythe d'Œdipe revisité, *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, pp. 150-169.
- Fain M. (1971), Prélude à la vie fantasmatique, *RFP*, t. XXXV, n°s 2-3.
- Ferreira A. (1963), Family Myths and Homeostasis, *Archives of General Psychiatry*, vol. 9.
- Ferenczi S. (1912), La figuration symbolique des principes de plaisir et de réalité dans le mythe d'Œdipe, *Psychanalyse I. Œuvres complètes 1908-1912*, Paris, Payot, 1968, pp. 215-224.
- Ferenczi S. (1932), *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985.
- Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Fréjaville A. (2005), Du destin de l'excitation, *RFP*, t. LXIX, n° 1.
- Freud S. (1905 d), Trois essais sur la théorie sexuelle, *OCF.P.*, VI, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1908 d), La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne, *OCF.P.*, VIII, Paris, Puf, 2007.
- Freud S. (1911 b), Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, *OCF.P.*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1912-1913 a), Totem et Tabou, *OCF.P.*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1912 b), Sur la dynamique du transfert, *OCF.P.*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1912 d), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCF.P.*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1914 c), Pour introduire le narcissisme, *OCF.P.*, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1915 e), L'inconscient, *OCF.P.*, XIII, Paris, Puf, 1988.
- Freud S. (1918 b [1914]), À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *OCF.P.*, XIII, Paris, Puf, 1988.
- Freud S. (1919 h), L'inquiétant, *OCF.P.*, XV, Paris, Puf, 1996.

- Freud S. (1921 c), Psychologie des masses et analyse du moi, *OCF.P.*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1923 b), Le Moi et le Ça, *OCF.P.*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1923 e), L'organisation génitale infantile, *OCF.P.*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1924 b [1923]), Névrose et psychose, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1924 c), Le problème économique du masochisme, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1924 d), La disparition du complexe d'Œdipe, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1925 j), Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1926 d [1925]), Inhibition, symptôme et angoisse, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1926 e), La question de l'analyse profane, *OCF.P.*, XVIII, Paris, Puf, 1994.
- Freud S. (1930 a [1929]), Le malaise dans la culture, *OCF.P.*, XVIII, Paris, Puf, 1994.
- Freud S. (1933 a [1932]), La décomposition de la personnalité psychique, Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCF.P.*, XIX, Paris, Puf, 1995.
- Freud S. (1937 d), Constructions dans l'analyse, *OCF.P.*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1939 a), L'Homme Moïse et la religion monothéiste, *OCF.P.*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1940 a [1938]), Abrégé de psychanalyse, *OCF.P.*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1941 f [1921-1938]), Résultats, idées, problèmes, *OCF.P.*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1950 c [1895]), Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904, Paris, Puf, 2006.
- Gaddini E. (1969), De l'imitation, *RFP*, t. LII, n° 4.
- Gear M.-C. et Liendo E.-C. (1975), *Sémiologie psychanalytique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Gérard C. (2004), Le père : un objet primaire, *RFP*, t. LXVIII, n° 5.
- Gérard C. (2010), Les triangulations précoces. Un préalable à la scène primitive, *RFP*, t. LXXIV, n° 4.
- Godelier M. (2004), *Métamorphose de la parenté*, Paris, Fayard.
- Green A. (1967), Le Narcissisme primaire : structure ou état ?, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Puf, 1983.
- Green A. (1980), La mère morte, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Puf, 1983.
- Green A. (1981), Œdipe, Freud et nous, *La Déliaison*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Green A. (1983), Le langage dans la psychanalyse, *Langages, II^e Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence 1983*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.
- Green A. (1995), *La Causalité psychique*, Paris, Odile Jacob.
- Green A. (1999), Inceste et parricide en anthropologie et en psychanalyse, Colloque de Cerisy, *La Production du social*, Paris, Fayard.
- Guignard F. (1999), Maternel ou féminin : le roc d'origine comme tabou de l'inceste avec la mère, *Clés pour le féminin*, Paris, Puf.
- Guignard F. (2007), Œdipe aujourd'hui et demain ?, *Actualité de L'Œdipe*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse », pp. 117-137.
- Haag G. (1997), Contribution à la compréhension des identifications en jeu dans le moi corporel, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 20.
- Haag G. (1997), Le moi corporel entre dépression primaire et dépression mélancolique, *RFP*, t. LXVIII, n° 4.
- Hinshelwood R. D. (2000), *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, Paris, Puf.

- Houzel D. (1987), Le concept d'enveloppe psychique, *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, « Inconscient et culture », pp. 23-54.
- Isaacs S. (1980), Nature et fonction du phantasme, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Juillerat B. (2007), *Actualité de l'Œdipe*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse ».
- Kaes R. (1976), *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod.
- Klein M. (1926), Les principes psychologiques de l'analyse des jeunes enfants, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980, pp. 166-177.
- Klein M. (1928), Les stades précoces du conflit œdipien, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980, pp. 229-241.
- Klein M. (1929), La personnification dans le jeu des enfants, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.
- Klein M. (1934), Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.
- Klein M. (1952), La vie émotionnelle des bébés, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1980.
- Lacan J. (1938), Les complexes familiaux, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- Lacan J. (1949), Le stade du miroir comme formateur de la fonction de « Je » telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 93-100.
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Le Guen C. (1974), *L'Œdipe originaire*, Paris, Payot.
- Le Guen C. (1982), *La dialectique freudienne 1*, Paris, Puf.
- Le Guen C. (2001), Quelque chose manque... De la répression aux représentations motrices, *RFP*, t. LXV, n° 1.
- Lebovici S. et Soulé M. (1970), *La Connaissance de l'enfant par la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Lechartier-Atlan C. (2001), La grossesse « mère » de toutes les séparations, *RFP*, t. LXV, n° 2.
- Lévi-Strauss C. (1973), La structure et la forme, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
- Loewald H. (1980), The Waning of Oedipus Complex, *Papers on Psychoanalysis*, New Haven (CT), Yale UP, pp. 384-404.
- Mendel G. (1988), *La Psychanalyse revisitée*, Paris, La Découverte.
- Millot C. (1996), *Gide, Genet, Mishima*, Paris, Gallimard.
- Minuchin S. (1977), *Families and Family Therapy*, New York, Routledge, 1977.
- Ody M. (1990), Œdipe comme attracteur, *Question pour demain*, Paris, Puf, « Monographies de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse ».
- Ody M. (1999), À propos de la notion freudienne de représentation limite, *RFP*, t. LVIII, n° 5.
- Ogden Th. (2007), Lire Loewald : Œdipe revisité, *Année psychanalytique internationale*, Paris, In Press.
- Parat C. (1967), L'organisation œdipienne du stade génital, *RFP*, t. XXXI, n°s 5-6.
- Perron-Borelli M. (1987), Fantasma et action, *RFP*, t. LI, n° 2.
- Perron-Borelli M. (2000), Entre carences narcissiques et organisation œdipienne : pour une complémentarité des registres d'élaboration, *RFP*, t. LXIV, n° 4.
- Perron R. et Perron-Borelli M. (1994), *Le Complexe d'Œdipe*, Paris, Puf, « Que sais-je ? ».

- Racamier P.-C. (1978), Les paradoxes de schizophrènes, *RFP*, t. XLII, n^{os} 5-6.
- Racamier P.-C. (1992), *Le Génie des origines*, Paris, Payot.
- Reich W. (1932), *L'Irruption de la morale civilisée*, Paris, Payot.
- Ribas D. (2002), Formes de l'identification primaire à la mère, *Identification*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse ».
- Rosolato G. (1984), Destin du signifiant, *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, n^o 30.
- Roussillon R. (1997), La fonction symbolisante de l'objet, *RFP*, t. LXI, n^o 2.
- Schaeffer J. (1998), Crise d'hystérie : libido en crise, *Revue française de psychosomatique. Maladies à crises*. vol. II, p. 13.
- Segal H. (2000), Le complexe d'Œdipe aujourd'hui, *L'enfant, ses parents et le psychanalyste*, Paris, Bayard, pp. 83-92.
- Seulin C. (2007), Le complexe d'Œdipe dans l'œuvre de Freud, *Actualité de l'Œdipe*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse ».
- Silberer H. (1979), Séance du 18 janvier 1911, *Les Premiers psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne III*, Paris, Gallimard, pp. 132-138.
- Stein C. (1962), L'identification primaire, *RFP*, t. XXVI, n^o spécial.
- Stern D. (1997), *La Constellation maternelle*, Paris, Calmann-Lévy.
- Stern D. (2001), D'une constellation à l'autre. Une discussion autour du livre de Daniel Stern, *Psychiatrie de l'enfant*, vol. XLIV, n^o 1.
- Sztulman H. (1978), *Œdipe et psychanalyse d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat.
- Tort M. (2005), *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier.
- Varela F. (1979), *Autonomie et connaissance*, Paris, Le Seuil.
- Von Klitzing, Kai, Simoni, Heidi et Bürgin, Dieter (1999), Child Development and Early Tridac Relationship, *The International Journal of Psychoanalysis*, 80.
- Winnicott D.W. (1941), L'observation des jeunes enfants dans une situation établie, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D.W. (1949), L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D.W. (1949), Le bébé en tant que personne, *L'Enfant et sa famille*, Paris, Payot, 1971.
- Winnicott D.W. (1953), Les besoins des enfants et le rôle de la mère au début de l'existence, *L'Enfant et le monde extérieur*, Paris, Payot, 1980.
- Winnicott D.W. (1954), Les aspects métapsychologiques de la régression au sein de la situation analytique, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D.W. (1956), La préoccupation maternelle primaire, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D.W. (1958), La capacité d'être seul, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Puf, 1969.
- Winnicott D.W. (1960), La théorie de la relation parent-nourrisson, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D.W. (1968), La communication entre le nourrisson et la mère, et la mère et le nourrisson : comparaison et contraste, *Le Bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.